



EN POCHE

SCIENCES
DU LANGAGE

Ouvrage dirigé par
Arnaud RICHARD

Dépasser les limites...

*Concours d'écriture
EPACA-Sud — Université de Toulon —
Académie nationale olympique française*



Presses universitaires de la Méditerranée

Dépasser les limites...

Série *Sciences du langage en poche*

La série *En poche* se décline pour l'ensemble des collections.

Accessibles et à bas prix, les titres de la série *En poche* condensent en une centaine de pages des synthèses sur un sujet ou sur une question vive, conçues par des spécialistes des lettres, langues, arts, sciences humaines et sociales.

Ils se destinent, selon les domaines traités, à un public d'étudiants, de professionnels, d'amateurs ou de curieux.

Série Sciences du langage en poche

Dépasser les limites...

*Concours d'écriture
EPACA-Sud — Université de Toulon —
Académie nationale olympique française*

Ouvrage dirigé par
Arnaud RICHARD

2024
PRESSES UNIVERSITAIRES DE LA MÉDITERRANÉE

Illustration de couverture :
Ralph LAZAR, HP6295 — *Last Lemon* (2023).

Mots-clés : nouvelles, sport, olympisme, paralympisme, limite, écriture.

ISBN 978-2-36781-526-8
Tous droits réservés PULM 2024.

Préface

Lettres et Jeux : des nouvelles sportives sur l'être et ses pratiques

Cent années après la dernière édition estivale des Jeux olympiques en France, les pratiques sportives seront à l'honneur dans la capitale française lors de multiples compétitions. Et il s'agira même d'une première pour les Jeux paralympiques d'été en France.

Mais les arts durant cet été 2024 historique ? Où sont-ils ?

Ils seront en fait partout autour, et parfois même à l'intérieur des stades ou sur les terrains. La musique fera vibrer les rencontres de basketball 3 × 3, comme elle rythmera les défis de break. Mais bien avant ces grands jours, l'olympiade culturelle n'a pas attendu 2024 pour accompagner le public à vivre et ressentir les Jeux. Des centaines de projets partout en France ont été lancées, comme des pièces de théâtre ou encore la Grande collecte des archives du sport.

Avant d'entrer pleinement dans la lecture des pages suivantes, un petit saut dans le temps s'impose afin de comprendre l'historique de ce projet de recueil. Il s'inscrit dans la dynamique d'héritage bien plus grande qui consiste à valoriser l'esprit (et ses productions) en corrélation avec les actions

(ou les exploits) des corps. En effet, après la création du CIO (Comité International Olympique), en 1894, il faut attendre une nouvelle initiative de Pierre de Coubertin, à la Comédie-Française, en 1906, pour initier la présence officielle et compétitive de l'art aux Jeux olympiques. Comme le rappelle Alain Lunzenfichter, de 1912 à 1948, les éditions estivales des JO auront des concours d'arts en architecture, sculpture, peinture, littérature et musique. « Les sujets choisis — seule condition requise — seraient inspirés par l'idée sportive ou en rapport direct avec les choses du sport » (Coubertin, 1910). Modestement sur la littérature nous avons ici réuni les lauréat·e·s d'un concours international de nouvelles afin que leurs œuvres soient partagées à l'occasion de cette grande fête populaire des Jeux olympiques et paralympiques.

L'édition 2024 de ce concours de nouvelles et de textes courts s'appuie sur l'expérience et l'expertise de l'association EPACA-Sud avec son concours international francophone annuel. En complément, des étudiant·e·s de master de l'université de Toulon ont conduit le même travail de lecture, sélection et évaluation sous la houlette de la marraine de cette édition : Lucile GAUDIN-BORDES. Que l'ensemble des membres des jurys soit remercié, car au-delà de leur engagement et de leur qualité, c'est également leur complémentarité qui a permis l'osmose d'un résultat éclatant. Sur le thème olympique et paralympique formulé ainsi : « Dépasser les limites... », une grande richesse de textes pourra vous faire voyager et par la pensée, dépasser vos limites ou vous en donner l'envie.

L'autrice et chercheuse Julie Gaucher écrivait :

Si l'héritage que laisseront les Jeux de Paris 2024 est au cœur des réflexions politiques et journalistiques, il nous semble aussi primordial d'envisager à partir de quel héritage culturel et littéraire Paris 2024 se construira.

Par le format court et dynamique de la nouvelle, nous espérons que les athlètes, leurs entourages, et tou-te-s les passionné-e-s, pourront trouver dans ces pages de l'inspiration, de la joie ou de la résilience.

Une dernière précision d'importance. Chaque mot a été choisi par son autrice ou son auteur. Le jury, tout comme l'Académie olympique ne sont jamais intervenus pour la moindre modification. Les propos ne peuvent donc être attribués à une ou un autre. Ils symbolisent la liberté de parole et le souffle de la création sans limite.

Bonne lecture, bonnes évasions et bons dépassements...

Citius, Altius, Fortius... Plus vite, plus haut, plus fort. ENSEMBLE!

Arnaud RICHARD

Président de l'Académie nationale olympique française (ANOF)

Le mot de la marraine du concours

Pour les dix ans du concours de nouvelles organisé par EPACA-Sud et ma deuxième année de « marrainage », j'ai eu le bonheur d'embarquer des étudiant-e-s de Master dans l'aventure d'un jury littéraire pas comme les autres, prolongé grâce au soutien de l'ANOF par la publication du recueil que vous avez entre les mains. Nous avons aimé imaginer le moment où vous liriez les textes que nous avons sélectionnés pour vous ; nous nous sommes interrogé-e-s sur ce que signifiait, pour vous et pour nous, dépasser ses limites ; nous n'avons à aucun moment douté de l'intérêt de ce projet de publication. Non seulement sport et littérature font bon ménage depuis longtemps, mais nous connaissons toutes et tous le pouvoir des mots, le plaisir des histoires.

Lucile BORDES

Sommaire

Préface	
Arnaud RICHARD	7
Le mot de la marraine du concours	
Lucile BORDES	11
PALMARÈS EPACA-SUD	15
<i>Loup y es-tu ?</i>	
Frédérique BLU-DURON (1 ^{er} prix EPACA et 1 ^{er} prix étudiant)	17
<i>La danseuse</i>	
Anaïs PICARD (2 ^e prix ex aequo EPACA et 2 ^e prix étudiant)	21
<i>Programme libre</i>	
Albane SOREAU (2 ^e prix ex aequo EPACA)	25
<i>Starting-block</i>	
Christian MELOT (4 ^e prix ex aequo EPACA)	31
<i>Citius, Altius, Fortius</i>	
Christophe BARREAU (4 ^e prix ex aequo EPACA et 4 ^e prix étudiant)	35
<i>Date de péremption</i>	
Yannick MAILLET (6 ^e prix EPACA)	41

<i>Le mâât du bout du monde</i>	
Éric Vivian (7 ^e prix EPACA)	47
<i>La logique du témoin</i>	
Elena BURIC (8 ^e prix EPACA)	53
<i>Du cœur au ventre</i>	
Laure COHEN (9 ^e prix EPACA)	59
<i>Étoile</i>	
Véronique BONHOURS (10 ^e prix ex aequo EPACA)	63
<i>La frontière</i>	
Maxime HERBAUT (10 ^e prix ex aequo EPACA)	69
PALMARÈS ÉTUDIANT	73
Avant-texte étudiant	75
<i>Le trophée</i>	
Jane KENAN (3 ^e prix étudiant)	77
<i>Pas à pas</i>	
Bénédicte CHUREAU (4 ^e prix ex aequo étudiant)	81
<i>Le trophée inattendu</i>	
Pascal ARNAUD (6 ^e prix ex aequo étudiant)	87
<i>L'éternelle deuxième</i>	
Jean K. SAINTFORT (6 ^e prix ex aequo étudiant)	93
<i>Le reflet</i>	
Lisa WHITE (8 ^e prix ex aequo étudiant)	99
<i>Le jardin sur le toit</i>	
Christian DIF (8 ^e prix ex aequo étudiant)	103
<i>Hestia</i>	
Martine PHILIPPE (10 ^e prix étudiant)	109
EPACA-Sud : les écrivains publics	115
Liste des membres des jurys	117

PARTIE



Palmarès EPACA-Sud

1^{er} prix : *Loup y es-tu ?*

Frédérique BLU-DURON (Nouvelle-Aquitaine, France)

2^e prix ex aequo :

La danseuse
Anaïs PICARD
(Wallonie, Belgique)

&

Programme libre
Albane SOREAU
(Auvergne-Rhône-Alpes, France)

4^e prix ex aequo :

Starting-block
Christian MELOT
(Wallonie, Belgique)

&

Citius, altius, fortius
Christophe BARREAU
(Pays de la Loire, France)

6^e prix : *Date de péremption*

Yannick MAILLET (Hauts-de-France, France)

7^e prix : *Le mâât du bout du monde*

Éric VIVIAN (Île-de-France, France)

8^e prix : *La logique du témoin*

Elena BURIC (Bas-Danube, Roumanie)

9^e prix : *Du cœur au ventre*

Laure COHEN (Hauts-de-France, France)

10^e prix ex aequo :

Étoile
Véronique BONHOURE
(Auvergne-Rhône-Alpes, France)

&

La frontière
Maxime HERBAUT
(Île-de-France, France)

PRIX
EPACA-SUD



Loup y es-tu ?

Frédérique BLU-DURON

Nouvelle-Aquitaine, France

Je sors des vestiaires, chaudement équipé. Quatre heures d'entraînement m'attendent, c'est mon lot quotidien avant le début de la saison des compétitions. Je redoute ces périodes de sélection. Je viens m'entraîner, comme tous les jours, mais cette nuit la neige est tombée. La piste est recouverte d'un tapis blanc, épais et vierge. Il est encore tôt, le stade est désert. J'avise le ciel, un ciel d'est, déblayé par un vent de nord qui a verni les sols.

Je sautille un moment sur place en tapant dans mes mains, regarde la cloche de piste qui restera muette aujourd'hui, réajuste les lacets de mes *Mizunos*, hésite, je ne suis pas sûr qu'elles vont apprécier la neige, mes pieds non plus d'ailleurs ; ma vieille paire fera l'affaire. Je retourne aux vestiaires, change de pompes, hésite encore entre des pointes de douze ou de quinze, me décide pour les douze, enfile une paire de chaussettes hautes. Enfin, je règle ma *Garmin* et m'élançe vers l'anneau.

J'entame mon premier tour, déterminé, une envie d'en découdre au ventre, mais je pars doucement. Quatre cents mètres à dévider encore et encore, je connais la chanson,

s'échauffer sans chauffer. Au petit trot, je marque la neige neuve de mon pas souple et l'air glacé de mon haleine bleue.

Au second tour, je retrouve ma trace calligraphiée sur le blanc de la piste et m'évertue à inscrire ma foulée dans mes premières empreintes, respectant le même écart, gardant le même élan. C'est comme un jeu, celui d'un enfant qui ne saute que sur les carreaux noirs.

Troisième tour, je suis toujours la file légère de mes marques, mon sang bat plus vite, cogne et s'insurge. Je me sens fort en reins et en cuisses, je pourrais courir à pleines jambes, mais je retiens encore la bête. Plus j'avance, plus il me semble facile de garder le rythme de la course, répétitif, hypnotique, presque lancinant.

Septième tour, je foule la piste de plus en plus léger, j'allonge la foulée et adopte un petit galop facile. Je voudrais le stade en pente, une pente abrupte qui m'encouragerait à courir sur mes quatre membres, à déployer mon corps fuselé dans une course de plus en plus rapide.

Treizième tour, je goûte la neige, non pas le froid de la neige, mais son grain, sa résistance, sa dureté. Il me semble avoir perdu mes chaussures, je sens la plante de mes pieds s'arrondir et mes coussinets frôler les cristaux.

Quinzième tour, je file comme le vent. Je perçois désormais tous les mouvements aux alentours, celui d'une corneille qui bat de l'aile sur la branche d'un bouleau voisin, le nuage de poussière de neige qu'elle fait s'envoler, la course d'un lapin qui déboule du fond du stade. Je sais résister et reste sur la piste.

Dix-septième tour, le petit matin devient sonore, je cours vite maintenant tout en suivant la trace. Je bois tous les bruits. J'entends les raclements d'un mulot que le froid n'a pas découragé, le hululement d'une chouette à l'orée des faubourgs, le grincement d'une porte dans les vestiaires.

Dix-neuvième tour, des effluves disséminés ici et là m'effleurent et commencent à me troubler, non pas qu'elles m'incommodent. Non, au contraire. Elles m'envahissent, me remplissent. Elles me racontent la piste, la sueur de ceux qui ont couru ici, l'odeur âcre de mes congénères, leur vitalité, leur ténacité ou leur épuisement. Je sais la forme des femelles, celles qui sont passées hier, mais aussi les semaines précédentes. Je renifle et reconnais leur poids, leur taille, leur âge, leur fécondité.

Vingtième tour, j'entends comme un appel qui ne fait pas de bruit. La meute est avec moi, je fends l'air doucement. Je pourrais courir avec les miens encore trois jours, soufflant des jets de fumée, la truffe humide, les poils tout salés de neige gelée, le ventre vide, l'esprit clair et affûté, les sens en alerte.

Vingt-cinquième tour, les yeux me brûlent d'avoir trop couru de toutes mes forces dans le froid, de mauvaises douleurs me mordent les mollets, je pense à la tanière. Je retiens férocement une envie de m'arrêter, une envie de me poser pour me lécher dans les endroits sensibles, une envie de me redonner du chaud. Je force la bête. Trentième et dernier tour. J'arrête ma course, arrache mon bonnet, respire largement, bouche ouverte et fort. Je stoppe mon chrono, vérifie deux fois le cadran lumineux, tombe à genoux, lève la tête, tends le cou dans le vent et laisse sortir un long, modulé, presque langoureux hurlement. Record battu !

PRIX
EPACA-SUD
ex aequo



La danseuse

Anaïs PICARD

Wallonie, Belgique

Sous les néons d'une station-service, Maria offre ses tourbillons à la moiteur de la nuit. Ce soir, elle porte sa robe rouge, celle aux bretelles qui lui dessinent de jolies épaules et vole au-dessus des genoux. Aujourd'hui, Maria est couleur sang, comme celui qui lui tape dans les tempes. Couleur rage, comme celle qui l'étripe. Maria danse. Maria exulte. Ses bras frappent l'air, son torse convulse, ses pieds martèlent, elle danse. Les phares des voitures glissent sur son corps en sueur sans s'arrêter. Ils la balayent comme ce décor de banlieue, indifférents au spectacle.

Endiablée, Maria s'élançait, virevolte, son cœur saigne. Et pour que la douleur ne l'avale pas tout entière, elle jette son trop-plein de colère sur le béton luisant. Aux vibrations d'une musique qu'elle est seule à entendre, elle tourne, elle tourne, à perdre la raison. Elle s'enivre de mouvements, se projette vers le ciel noir et sourd. Maria veut mordre, Maria veut déchirer à pleines dents. Mais l'air est vide et la nuit muette. Le cri de révolte est vain, il n'y a personne pour l'entendre, pas même elle-même.

Brusquement, la frénésie l'abandonne. Ses mains retombent, ses jambes se taisent, seules ses hanches ondulent encore. Elles marquent la cadence d'une tristesse qui prend sa place. Qui prend le pouvoir. La puissance de sa rage abandonnée à l'inutile, Maria s'affaisse sur les dalles de béton disjointes. Le ventre se crispe, les épaules se ferment, la danseuse rend les armes. Seul son buste se soulève régulièrement. Les voitures passent, imperturbables. Des éclats de lumière survolent le corps étendu sans le toucher.

Les minutes s'égrènent, immobiles. Peu à peu, le halètement du drame se calme. L'esprit s'apaise et le corps récupère. Une bise légère offre la tendresse d'une caresse, sa peau frémit. Maria explore le goût du renoncement. Elle expire et ferme les yeux, se coule dans les ténèbres. Maria se relie à la ville par les narines. Sous le tapis saturé des pots d'échappement lui parvient l'effluve entêtant du macadam cuit par le soleil. L'arôme des herbes sèches lui chatouille délicatement les sens et, par à-coups, selon le vent, un relent d'excrément. Maria sourit. L'odorat, c'est sa façon d'entendre sa banlieue. Au passage d'un véhicule, le sol vibre sous elle. Elle compte les secondes entre deux voitures, à cette heure tardive, le trafic se dilate. Une mobylette pétaradante fait tressaillir ses joues relâchées. Maria inspire. Les yeux clos, elle bat doucement le tempo de la nuit.

C'est d'abord l'impulsion d'un doigt. Un second tressaute, puis trois, puis quatre, toute la main de Maria pianote dans la poussière. Les poignets se délient, les pieds remuent, une vague emporte les jambes. Le flux gagne le bassin. Les épaules résistent encore. Maria attend, elle écoute le rythme de son corps, laisse couler l'élan dans ses veines. Assise sur le sol d'une station-service aux confins du monde des autres, elle se fait décapiter par les lumières des voitures. Elle s'en fiche. Maria est tout entière en dedans, dans ses muscles qui se bandent, dans

l'équilibre qui se cherche. Elle laisse entrer la vie, à nouveau. Elle est debout.

Sur le bas-côté de la route, d'un pas léger Maria s'en retourne. Ses pieds cueillent des perles de rosée sur les brindilles écrasées. Tout près d'elle, la chaussée miroite des halos orangés qu'un camion traverse à vive allure. Des coups de klaxon chatouillent la poitrine de Maria sans l'alerter. Le choc est violent. Hagar, le chauffeur est sorti de sa cabine, il cherche la robe rouge. Dans les herbes sèches, un pantin désarticulé saigne par les oreilles. Ces oreilles sourdes qui ne l'ont jamais empêchée de danser.

PRIX
EPACA-SUD
ex aequo



Programme libre

Albane SOREAU

Auvergne-Rhône-Alpes, France

Quand elle écrase sa main sur la glace, la glace son âme sœur,
la glace cette traîtresse, à genoux sous les cris des spectateurs
et le regard muet des juges, elle sait que c'est fini.

Quatre minutes zéro seconde, c'est tout ce qu'en dira le
monde.

Quatre minutes, zéro seconde, toute sa sueur, tous ses cris,
toute sa vie.

Quatre minutes zéro seconde, sourire quand même, même
quand les muscles tombent.

À la fin il n'y avait plus qu'elle, elle et son corps.

Son corps, ce héros.

Ou son pire ennemi ?

On lui disait, il est si joli, si gracieux, si *dé li cat*.

Tu es délicate comme un oiseau ou une fée, une petite prin-
cesse de porcelaine dans ton royaume d'ivoire.

Elle ne voulait pas être délicate. Elle voulait exhiber le
muscle consumé, sa respiration en feu, la braise dans ses yeux.

Elle voulait tout incendier, montrer que la glace peut brûler
elle aussi.

On annonce son nom. La voix désincarnée, froide et familière, ce vieux fantôme jailli des murs : « Sur la glace, se présente... »

... Elle entre dans la piste, dans la lumière aveuglante, dans le grondement volcanique de la foule, vers qui elle ouvre grand les bras, la tête haute, comme elle l'a appris depuis ses toutes premières compétitions.

C'était il y a si longtemps. Tout lui semblait alors immense. Le sol était si proche, le plafond plus loin que le ciel. Elle trébuchait sur ses patins trop grands, elle tenait à peine sur la glace, la glace cette traîtresse, la glace devenue sa sœur.

Silence gonflé d'anticipation.

Elle se place au centre. Se cale, la familière sensation de la pointe de sa lame mordant la chair tendre, dure, blanche.

Ses bras se plient, se figent. Retrouvent la pose qui lancera sa performance, une embrassade légère qui la givre, la transforme en statue le temps que la musique démarre.

Silence.

Quelque part pendant le rituel, son cœur s'est réveillé, a grimpé dans sa gorge, a roulé sur sa langue pour se glisser jusqu'au bord de ses lèvres.

Silence.

Sa tunique rouge a la couleur du feu dans ses veines, mais personne ne sait que les bouts de ses doigts sont glacés.

Silence.

Mais on lui a dit :

Tu dois pouvoir tout dire avec une pointe de l'index, un geste du poignet. Il n'y a pas de mots mais tu dois tout leur raconter, tout leur promettre, tout leur rêver.

Elle a tellement travaillé, répété, et encore, et encore, que tout est gravé jusque dans sa moelle. Ses oreilles sont remplies d'une cacophonie d'échos, de rires et de voix.

Il y a cinq moments, cinq petites cases à verdir, à cocher. Et tout sera gagné. Elle pourra dire : *Tu vois, j'ai tant sacrifié. Mais ça a fini par payer.*

Sil — la musique commence, et son cerveau devient *blanc comme neige*.

Son souffle s'exhale, rejoint les nuages et tout se déplie : que la statue s'éveille, puis s'envole.

Elle a choisi un morceau qui la dénudait jusqu'à l'os.

Alors quand elle s'est mise à danser, elle a fondu dans la musique, et elle s'est transformée.

De statue à serpent, elle a traversé la piste en un instant. Les notes pulsent à chacun de ses gestes. La vitesse lui renverse les cheveux, ses jambes commencent à chauffer sous la puissance des *chassés-croisés*. Elle recule mais elle sait exactement où elle est : face à l'obstacle le plus féroce, le premier saut.

Son buste se tourne, ses épaules se tendent.

Le seul saut en avant, trois tours et demi en l'air, presque quatre, presque impossible.

Son pari, sur lequel elle a misé en premier pour s'en débarrasser.

Tout le monde l'attend, retient son souffle, le son monte, l'angoisse aussi.

Soudain, ses lames semblent si fragiles, la musique disparaît, elle serre les lèvres et — *Triple axel*.

Son ventre se grippe — non, c'est elle qui gaine, qui devient de fer, ses jambes qui brûlent.

Elle bondit et *non!* — l'axe, mauvais, elle — *VLAN*. — n'entend que son cœur. *Badaboum badaboum*, où est la musique, la musique n'est plus là, mais relève-toi, sa hanche est en feu. La glace avait faim, elle l'a mordue de ses mâchoires de givre. Elle lui a rappelé qu'elle n'était pas seule, qu'elle était duo, que c'était duel.

Respire.

C'est brûler ou devenir brasier.

Elle est tombée.

Elle s'est relevée.

Séquence chorégraphique.

Il faut retrouver le rythme, courir après le temps. Le voilà, fuyant, rattrape-le, glisse-toi dedans.

Viennent les *attitudes*, longues, langoureuses, il faut tout tenir longtemps. Plie-toi sur ces lames, penche presque à tomber mais reste de fer dedans, de soie dehors, souple et tranquille même si tout hurle en toi, et d'un regard de flammes, penche sur tes pieds et défie la gravité. *Fente. Ina Bauer. Arabesque.* Effleure le sol sans jamais le toucher.

Si tu tombes, tout est brisé mais pour eux, la vitesse te fait flotter. L'air froid remplit le volcan de tes poumons de petits flocons.

Séquence de sauts.

Tout vibre.

Ses os sont comme prêts à se briser.

Avait-elle été trop vorace avec le triple axel ? On lui avait dit, tu peux le faire. Tu fais partie des rares qui le peuvent. De l'élite. De l'Olympe. Tu peux bondir en avant, faire trois tours et demi en l'air, atterrir sur ta lame extérieure, arrière, gauche. Avec ça, l'or est à toi. On lui avait dit, elle se l'était dit, trop d'orgueil, trop Icare à trop vouloir embrasser le soleil ? Et si elle —

Triple-lutz, double-toe.

Bondis-rebondis, à peine le temps d'effleurer la glace et repars, tant pis pour Icare on se fait mercure, vif-argent, élastique, ailes aux pieds, on se jette, tout vibre, les jambes sont ressorts, rebonds, explosions.

Pirouettes.

Centre-toi, verrouille ce genou qui soutient tout et ouvre tes hanches et tourne sans t'arrêter, dos parallèle à la glace, puis

changement de pied, lève ce bras comme si un fil te tirait vers le ciel n'arrête jamais de tourner,

Une fois, tu as tellement pirouetté que tu en as perdu la vue, glace et plafond se sont renversés, tu en as même saigné, mais pas maintenant, pas là,

Et arrêt soudain :

(Cri blanc de la glace, sa chair zébrée par les lames devenues épées)

Séquence de pas.

Pour eux, c'est l'apothéose, le sommet chorégraphique, l'envolée, le clou du spectacle. Pour toi, à bout de souffle, les veines en fleuve, les muscles tordus, ce sont tes derniers mots. Alors encore un peu : fais de ton implosion un feu d'artifice.

Piano piano piano.

En équilibre sur un pied, pousse et *Rocker chocktaw twizzle*, balance — contrepoids — tourne tourne tourne *stop*.

Figé-toi en plein cri, à peine, doigts au loin, bras, jambes tendues, ne les laisse pas respirer, toi-même tu le peux à peine, vole leur souffle et ne leur redonne jamais, enlève-les, ravis-les et toi,

Envole-toi encore, *saut*,

Tire et retire,

Tu es ruban, fonte des glaces, océan,

Tu n'es jamais juste chair, jamais, oh non, tu es toujours,

Toujours plus haut, toujours plus loin.

Quand tu t'arrêteras, tu reviendras parmi les humains.

Tu réancreras le sol alors que tu défiais le ciel.

Et on te donnera ou un sceptre ou des chaînes.

Elle n'était plus statue dure et froide, non, elle était d'argile et d'eau.

On lui a dit tu peux rêver de l'or, de sa couronne, d'être au sommet du monde, d'être appelée *championne*.

Alors au monde, elle a tout donné, tout renversé. Les bouts de ses doigts sont glacés.

Tournoie tournoie tournoie, virevolte et fonds, laisse-toi tomber...

... Quand elle écrase sa main sur la glace, la glace son âme sœur, la glace cette traîtresse, à genoux sous les cris des spectateurs et le regard muet des juges, elle sait que c'est fini.

PRIX
EPACA-SUD
ex aequo



Starting-block

Christian MELOT

Wallonie, Belgique

Devançant ses équipiers, il était encore tôt quand elle entra dans l'appartement vide de la résidence sportive. Elle laissa ses affaires dans le hall d'entrée avant d'enlever le foulard lui retenant les cheveux. La fatigue s'appuyait sur ses épaules, le trajet avait été pénible.

Elle avait l'habitude de ce genre de moment, de ce genre d'endroit, car son travail l'amenait souvent à se déplacer. Le silence n'avait rien de nouveau non plus.

Dans sa jeunesse, c'était à l'aube qu'elle courait sur la plage, pas loin de la maison de ses grands-parents. Chacune de ses foulées sur le sable froid l'éloignait de la petite fille maniérée. Ainsi libérée du regard adulte, elle semblait voler au-dessus des restes d'écume. Alors que pourtant, ses empreintes creusaient de plus en plus le sol, tout simplement, car la vie a du poids. Dans cette solitude, elle courait à s'en éclater le cœur. Jusqu'à ce que le martèlement dans sa poitrine remplace celui des vagues.

Mais ici, aucun ressac. Juste un parquet à peine grinçant. De sa poche, elle sortit une feuille pliée en quatre et y vérifia son programme de la journée. Le timing millimétré ne l'effraya pas

plus que ça : la pression et les emplois du temps surchargés, elle en avait fait son quotidien.

Un rai de lumière la guida vers la chambre où deux lits, chacun poussés sur un mur opposé, se regardaient. Elle s'assit sur celui près de la porte-fenêtre. Sans raison, elle en caressa la couverture. Et, puisqu'on cherche ce qu'on aime le plus lorsqu'on s'égaré, elle pensa à son fils de douze ans dont le réveil ne devait pas tarder à sonner.

Ce soir le garçon avait entraîné de foot. Elle l'imagina préparer religieusement son sac. Ses crampons et protège-tibias, ses chaussettes, sa collation d'après l'effort. On ne rigole pas avec l'alimentation des sportifs ! Elle le savait bien et prenait le meilleur malgré des prix souvent absurdes.

Par moment, elle s'inquiétait de devenir une de ces mères d'athlètes. Ces parents qui sortent de la relation filiale pour devenir des coachs et impriment leurs vieux rêves sur l'individualité de leurs enfants. Dans l'interview d'une championne russe de natation synchronisée, elle se souvint avoir lu que sa mère ne lui donnait pas à manger le soir. Puis, qu'elle lui faisait faire ses étirements. La gosse avait onze ans. Dans cette même interview, la multimédaillée d'or déclarait qu'il *n'y a pas de limites à la perfection*. Sur ce point les deux femmes s'accordaient : à elle non plus, on ne lui laissait rien passer.

Dehors, la lumière matinale de juillet suggérait la contemplation. Elle se leva, ignorant les tensions musculaires derrière ses cuisses — ces courbatures que les gens normaux remarquent encore — et se rendit sur le balcon.

La Seine, élément central de l'évènement olympique et source de tant de préoccupations écologiques, se la coulait douce. Profitant lui aussi des premiers rayons en l'absence des péniches habituelles, le fleuve formait une frontière paisible avec le reste de la région parisienne. Pendant encore cinq minutes, elle en savoura la vue, car les grandes villes qui baillent et se frottent

les yeux l'enchantaient. On dit souvent que ces géantes ne dorment jamais, mais elle savait que c'était faux, secret percé grâce à ses horaires fous.

Maintenant, son fils devait petit-déjeuner devant la télé ou sur son téléphone. Chaque fois qu'elle manquait ces moments simples, elle s'en voulait. Alors, comme d'habitude, elle lui envoya un message, un pudique « bonne journée ». L'adolescent répondit tout de suite, il savait ce qui se jouait sur ses écrans. Elle lut sa réponse, un sourire qu'elle n'offrait à personne d'autre sur les lèvres.

Le téléphone de retour dans sa poche, elle savoura encore ce calme d'avant la tempête. Les yeux fermés elle s'étira le cou, secoua ses épaules, contorsionna son dos suivi de quelques exercices de respiration pour couper un stress grim pant. Détendue, elle rentra de nouveau dans l'appartement.

En traversant la chambre, elle remarqua une tache sur la table basse qu'elle s'empressa de frotter du bout de sa manche. Elle s'intéressa ensuite à la salle de bain. Le sol luisait ! Aucune éclaboussure calcaire ne troublait les surfaces sanitaires non plus. Finalement, cerclée du neuf et du propre, la chose la plus sale ici, c'était elle.

Comme si consciente de cette discordance, elle s'étira la peau du front pour s'aplanir une jeune ride, pour la rendre aussi placide que le miroir lui faisant face. À cause d'un jeu de lumière cruel, ce fut au tour d'un cheveu, qu'elle crut blanc, d'y passer. L'âge avait toujours été le plus implacable des compétiteurs. Et bien qu'il soit imbattable, on peut toujours tenter d'en cacher les effets. Surtout dans son monde où toute trace de faiblesse rime avec exclusion.

« Sommes-nous trop vieilles ? », lui demanda son reflet. La question l'amusa follement.

« Qu'est-ce qu'on s'en fout ! Reflet, tu sais bien que les regards ne nous voient pas. Ils nous traversent, se focalisent sur ce qui

compte vraiment. Notre rentabilité, nos performances. Parfois ils ont pitié et alors ils se préoccupent — rapidement — de notre altérité, de notre précarité. Mais Reflet, tu le sais ! Le moindre faux pas, la seconde de trop, la rébellion la plus infime et nous voilà en enfer ! Reflet... des fois, j'aimerais que ces regards nous voient encore moins. »

Son téléphone vibra dans sa poche. Le message se lisait ainsi : « T'es où ? Dépêche-toi ! Ils arrivent ! »

Alors, se pliant sous la dextérité des gestes répétés, ses cheveux noirs disparurent sous son foulard.

Pour la troisième fois ce matin, elle repensa à son fils. Plantant son regard dans celui de son homonyme spéculaire, elle invoqua la force des mères aimantes et de tous ces gens dont les frontières ont été déplacées trop loin du raisonnable.

Dans l'entrée elle récupéra ses affaires, un chariot débordant de produits de nettoyage et de lingettes désinfectantes. Et après avoir réajusté sa blouse, incroyable camouflage d'un bleu pétant ; elle balaya l'appartement d'un dernier coup d'œil expert : Tout était parfait !

Elle imagina la cérémonie d'ouverture : la Seine maquillée, le défilé des délégations, la flamme olympique, les accès de liesse, les arrêts sur image délirants à la télé et dans les journaux, le ballet logistique des bus et cette tour étrange du bout du monde émergée au milieu des coraux. Que la plage lui manquait !

Elle anticipa aussi : les inévitables polémiques, la fierté des peuples, les accolades entre nations que seul le sport autorise et enfin, les débats houleux, si français, qui s'ensuivraient.

Tant de bruit.

Elle ferma la porte tout doucement. Pour ne pas déranger.

PRIX
EPACA-SUD
ex aequo



Citius, Altius, Fortius

Christophe BARREAU

Pays de la Loire, France

« Cent ans! Cela faisait un siècle que Paris attendait de pouvoir accueillir ces Jeux du Cirque qui ont succédé aux traditionnels et désuets Jeux olympiques. À la mi-parcours de ces festivités, je voudrais, en qualité de Président du Comité d'organisation, vous livrer mes premières impressions.

Tout d'abord, l'abandon des équipes nationales au profit d'écuries financées par des groupes privés est un indéniable succès. Les manifestations de chauvinisme exacerbé, les hymnes nationaux conspués, tout cela est révolu. Seuls les esprits conservateurs et rétrogrades trouveront à y redire.

Ensuite, la suppression des contrôles antidopage a permis de revoir des athlètes mis au ban de la communauté sportive et injustement stigmatisés. Cette mesure a généré une élévation considérable des niveaux de performance et une avalanche de records a été enregistrée. Qui pouvait imaginer au début de ce vingt-et-unième siècle que le cent mètres masculin allait se courir en moins de huit secondes? Que le vainqueur du marathon, grâce soit rendue à son équipementier qui a mis au point les fameuses chaussures à ressort, allait franchir la

ligne d'arrivée en à peine une heure et trente minutes ? Que les sauteurs à la perche allaient sauter allègrement sept mètres et plus ? Une nouvelle ère pleine de promesses se profile devant nous. Vous vous souvenez probablement des débats enflammés qui agitaient les bassins de natation lorsque de nouvelles combinaisons étaient apparues. Que reste-t-il de ces discours passéistes ? Rien, et aujourd'hui la barrière soi-disant mythique des quarante secondes sur cent mètres nage libre vient d'être pulvérisée.

Je n'oublie pas bien sûr nos amis en situation de handicap qui, depuis l'autorisation des prothèses en titane et autres appareillages sophistiqués, courent plus vite, sautent plus haut, lancent parfois plus loin que nos athlètes dits valides. On ne peut que se féliciter de voir concourir ensemble tous ces athlètes, chose impensable il y a encore quelques années dans nos sociétés corsetées par les préjugés. La discrimination n'est plus de mise et le combat sera définitivement gagné lorsque les épreuves seront mixtes, que les problèmes de genre seront évacués. On me signale ici et là quelques cas isolés d'automutilation, dans le but sans doute de profiter des avantages que procurent les dernières avancées technologiques. Oui, et alors ? Les esprits chagrins, heureusement minoritaires, ne manqueront pas de s'offusquer de telles pratiques. Faut-il condamner ou au contraire applaudir cette quête de la performance ? N'est-il pas vain de s'opposer au progrès et de quel droit refuserions-nous à quelqu'un la joie de monter sur un podium ? Dépasser les limites sera désormais notre seule devise.

Je tiens aussi à remercier chaleureusement nos partenaires sans lesquels ce type de manifestation ne pourrait avoir lieu. Ces généreux mécènes et sponsors n'ont pas lésiné sur les primes d'engagement afin de convaincre les meilleurs athlètes d'abandonner pendant quelques semaines leurs championnats respectifs, souvent très lucratifs. Je salue au passage le rempla-

cement des sempiternelles médailles, vulgaires breloques qui n'avaient d'or et d'argent que le nom, par de véritables dotations en monnaie sonnante et trébuchante, autrement plus rémunératrices.

Je rends également hommage au Comité d'Organisation pour sa détermination sans faille à dépoussiérer ces Jeux et à faire disparaître des disciplines qui ne trouvaient plus leur place aux yeux du public et qui étaient légitimement délaissées par les médias. Le pentathlon est enfin devenu moderne en substituant aux épreuves traditionnelles des activités beaucoup plus récréatives et télégéniques : *le paintball, le Beach soccer, le skateboard, le roller et le tumbling*. La consonance anglo-saxonne de ces épreuves n'échappe à personne, preuve s'il en est de leur caractère universel. Ces pratiques modernes sont pleinement en phase avec notre époque. Dans le même registre, j'applaudis des deux mains le fait que le *eSport* soit promu au rang de sport de démonstration, ici même à Paris. Nul doute que ce sport à part entière, qui fait la part belle aux réflexes, au sens de la stratégie et à l'endurance, trouvera sa consécration et s'imposera dans quelques années comme une épreuve incontournable. Ainsi pourrons-nous, en minimisant les déplacements, continuer à réduire notre empreinte carbone de manière très significative.

Et que dire de l'introduction du *Parkour*? Pour ceux qui ne connaissent pas encore très bien, je rappellerai simplement que cette discipline, véritable art du déplacement, consiste à franchir des obstacles urbains ou naturels, par des mouvements rapides et agiles, sans l'aide de matériel. Nous puisons nos inspirations aux quatre coins de la planète et en l'occurrence la pratique des *Yamakasi* au Japon nous a fortement influencés. Nul doute que ce sport va faire naître des vocations chez nos jeunes des banlieues qui auront là l'opportunité de canaliser leur fougue et de montrer tout leur potentiel acrobatique.

Côté spectacle, nous n'avons pas oublié les amateurs de sensations fortes. Soucieux de renouer avec la tradition des jeux antiques, nous avons supprimé des épreuves d'escrime les protections qui rendaient les affrontements insipides, aseptisés et pour tout dire assez ennuyeux. Nos épéistes, fleurettistes et autres sabreurs croisent désormais le fer avec des armes réelles et l'engouement du public pour ces joutes atteint un niveau inespéré. Chaque jour nous faisons salle comble, la billetterie explose et nous enregistrons des records d'audience.

Nous cherchons à susciter des émotions. Les spectateurs doivent vibrer, s'exalter, et je fonde de grands espoirs sur les épreuves de MMA qui vont prochainement débiter. Le *Mixed Martial Arts*, combinaison de judo, de boxe, de Ju-jitsu, de karaté, où pratiquement tous les coups sont permis, est sans conteste ce que l'on fait de mieux en matière de combat. Une forme de pugilat total qui relègue la lutte gréco-romaine et même le karaté aux oubliettes. Dans le même esprit, avec le souci de construire des ponts entre tradition et modernité, je salue le retour sur le devant de la scène du tir aux pigeons vivants. Je dis bien retour car figurez-vous que cette épreuve était sport de démonstration ici même, à Paris, en 1924 ! Un joli clin d'œil, et une habile façon de lutter contre la prolifération de ces volatiles qui gâchent notre quotidien, ce ne sont pas les Parisiens qui me contrediront, n'en déplaise aux défenseurs de la cause animale.

Je tiens également à remercier les médias. Les droits exclusifs de retransmission télé ont été attribués à la *Worldwide Broadcast Company* dont le siège est basé en Californie. Je rappelle au passage que les prochains jeux d'été se dérouleront à Los Angeles, ceci expliquant cela. Je vous confirme par ailleurs la rumeur selon laquelle les épreuves de natation et d'athlétisme, particulièrement prisées outre-Atlantique et qui vont débiter dès demain, se disputeront à partir de minuit heure française

pour culminer au moment des finales à cinq heures du matin, décalage horaire oblige. Priorité doit être donnée au direct du vingt heures ! Notre jeunesse, habituée à se coucher tard, sera la première à se réjouir de cette initiative.

Je voudrais conclure en rappelant que si l'important est de participer, il est encore plus important de tout faire pour gagner. Nous vivons dans un monde où seuls les plus forts méritent de tirer leur épingle du jeu. Cette émulation entre les participants leur permettra de dépasser leurs limites et de nous éblouir de leurs exploits. Je vous remercie. »



— *Charles, tout va bien ? Tu en fais une tête ce matin. C'est ce discours que tu dois prononcer aujourd'hui qui te tracasse ?*

— *Figure-toi que je l'ai ressassé durant toute la nuit. Un véritable cauchemar.*

— *Ne te mets pas trop de pression, je suis sûre que tu vas être formidable. Dépêche-toi d'avalier ton café, tu vas être en retard.*

PRIX
EPACA-SUD



Date de péremption

Yannick MAILLET

Hauts-de-France, France

Mon opposant direct, ce joueur qui me fait face, je ne lui donne que quinze ans de moins que moi. Ma date de naissance l'atteste sur la feuille de match : aucun doute, le plus vieux, une fois de plus cette saison, c'est moi. Oui, le seul joueur présent à avoir été conçu durant la canicule de 1976. Il n'y a pas d'offense : les œnologues associent cette période à un bon millésime, peut-être le meilleur du vingtième siècle.

Les muscles noués, prêt à engager pour aller égaliser. Il ne saurait en être autrement.

J'attends le regard fixe que l'arbitre lâche le palet entre nos deux crosses. Au hockey, dès que le palet touche le sol, les deux joueurs peuvent tenter de s'en emparer. Ceci nécessite un peu de filouterie et beaucoup de réflexes. L'expérience m'apporte la première, je tente de conserver la vivacité des seconds.

Au dos de mon maillot se lit mon numéro, celui de mon département de naissance. Un peu de chauvinisme, dans le sport amateur, c'est un postulat essentiel. Au moins autant que la mauvaise foi. Encore deux petites saisons, et ce numéro coïncidera avec mon âge.

Peu importe, les patins aux pieds, je n'ai pas mon âge. Non, les patins aux pieds, je n'ai qu'un âge. Les patins aux pieds, j'ai douze ans. J'ai douze ans depuis plus de trente ans. J'ai douze ans et, comme tout le monde à cet âge, je vais tout donner.

Nous sommes menés d'un petit but, le match est plutôt équilibré. Et leur gardien n'est pas la muraille de Chine malgré ses rodомontades.

Alors je vais jouer comme à l'époque de l'école primaire, pendant ces matchs de foot avec des buts faits d'un entassement de pulls ou de cartables. On courait comme si notre vie en dépendait. Cette motivation, je l'ai gardée intacte.

Pourtant, je ne suis pas du lot des sportifs dotés d'un talent inné. Pas de ceux touchés dès le berceau par la grâce de la fée olympique. Pas de ceux qui survolent les terrains avec grâce ou toute autre forme d'aisance naturelle des virtuoses. Je ne suis pas de ceux capables de rendre beau n'importe quel geste technique. Pas de ceux qui paraissent ne jamais fatiguer. Pas de ceux qui font basculer la victoire du bon côté d'un coup de génie. Ce matin où il m'a déjà fallu trois tentatives pour cadrer un tir.

Non. Moi, je suis un besogneux doublé d'un dur au mal. Un sportif pas élégant, un qui traîne la patte en fin de partie, qui rate l'inratable. Qui doit répéter ses gestes mille fois pour les réussir dix. Les bons jours et si le vent n'est pas contraire.

Un qui n'a jamais prétendu exceller dans aucun des nombreux sports qu'il a pratiqués. Un qu'on qualifierait de « libéro à l'ancienne » s'il jouait encore au football. Un qui a sans doute plus perdu que gagné.

Pourtant, je ne lâche rien. Jamais. Je n'écourterai pas un entraînement. Je ne serai jamais forfait sans être plâtré d'un membre. Je serai sur ton dos même si tu mènes treize à rien.

Je m'étonnerai parce que l'arbitre frileux déclare le terrain impraticable. Alors que cette mare d'eau, là, au milieu du rond

central, ça me convenait. Je m'en fiche moi, je ne suis pas assez bon technicien pour réclamer un tapis de billard.

Adeptes des sports d'équipe, j'adore être en infériorité numérique, prêt à en découdre comme les Texans à Fort-Alamo. C'était le cas il y a quelques minutes, pendant l'expulsion temporaire d'un coéquipier coupable d'un geste agressif. Deux minutes conclues sans prendre de but, en hyperventilation, certes, mais le front a tenu bon.

Les conditions météorologiques m'indiffèrent. Short et t-shirt, c'est suffisant. Et le regard interloqué des personnes qui assistent à mon prélavage au tuyau d'arrosage après une sortie hivernale en VTT, ça me fait sourire. Enfin, dès que mes dents finissent de claquer.

Certes, parfois l'âge est là. Rarement sur le terrain même. Lors de la dernière victoire de mon équipe, un coéquipier m'a demandé la musique de la coupe du monde de football sur notre enceinte connectée. Sans hésiter, j'ai mis *I will survive* de Gloria Gaynor. À la fin du morceau, ce coéquipier né après 1998 m'a, par une allusion subtile à la disparition des dinosaures, fait remarquer que la dernière coupe du monde de football avait été celle *Freed from desire* de Gala. Peu importe, quand l'arbitre aura lancé le palet, je vais tout faire pour gagner ce match. Et aussi pour entendre mon coach, mes coéquipiers, mes enfants ou les rares personnes du public m'encourager par mon surnom si je réussis une passe décisive, un shoot, un contre ou une brouille juste suffisamment gênante pour éviter un tir tendu.

Le hockey est explosif, exigeant pour le *cardio* comme disent tous ceux qui dissertent en experts entre deux bouffées de cigarette. Peu importe que je doive montrer patte blanche chez le cardiologue à chaque début de saison. Moi, je n'ai jamais fumé, j'ai toujours pratiqué une activité physique, je ne crains pas son avis.

Dites-le à tous ces jeunots, ceux qui avec l'allant de la jeunesse piétinent sans modestie un passé valeureux. Comme la poignée de surdoués qui depuis cinq ans prédisent qu'ils vaincront à Roland Garros, Melbourne ou Wimbledon et qui n'ont, à ce jour, pas encore conquis le premier des titres que deux ou trois de leurs aînés collectionnent à leurs dépens à chaque finale. Dites-leur qu'ils pourront se permettre toutes les prétentions de la terre, un jour prochain, mais seulement quand ils contiendront efficacement le terrible adversaire qu'est le temps. La route qui mène au respect passe par la persévérance. Cela me laisse entrevoir de belles années encore, non ?

Durer et s'amuser, c'est aussi une question de chance ou de prudence, c'est éviter opportunément la traumatologie du sportif. Sinon, dans mon cas, c'est ponctuellement une question de rééducation fonctionnelle... Dernièrement, un radiologue, scrutant mon épaule douloureuse, la décrit poétiquement en « touche de piano » au regard du profil qui caractérise mon aire scapulaire. Le ligament détérioré n'est pas rompu. Tout va bien. Le médecin a suggéré poliment qu'une activité moins traumatique puisse être une mesure sage, pour un vétéran qui a depuis longtemps dépassé la date de péremption.

L'adrénaline et l'endorphine sont les mamelles de ma quête personnelle. Rien de tel que le sport pour m'en procurer. Pas question d'arrêter, pas maintenant, pas tout de suite. Je crois qu'arrêter le sport qui me plaît le plus, cela me mettrait dans la même situation que ces personnes âgées qui dépérissent en quelques semaines après leur entrée à l'EHPAD. Mon éden sportif, je ne veux pas en être chassé par une date limite.

Malgré des tentatives variées avec divers sports et activités, je ne m'amuse jamais autant que patins aux pieds. Pour le dire d'une manière plus imagée, je patine sur des soupapes, celles qui me permettent de ranger le poids de mes responsabilités

familiales et professionnelles au fond du sac qui m'attend au vestiaire.

Entre deux entraînements collectifs, je cours pour conserver un cœur fonctionnel et un corps endurant. Là encore, rien de la foulée alerte des Kényans. Non, une allure régulière, mais par tous les temps et sans jamais, Ô grand jamais, m'arrêter. Je cours à des heures déraisonnables, dans des lieux où règne la solitude seulement éclairée par ma lampe pectorale. J'y pousse un cri primal en rase campagne. L'air frais que j'aspire après me fait un bien fou. Et me permet de redevenir peu de temps après le père idéal et le cadre supérieur serein, assagi une fois évacués les scories du quotidien. L'arbitre vient enfin de lâcher le palet, non sans avoir vérifié du regard que les deux gardiens de but étaient également prêts.

Concernant mon gardien, il valait mieux. Mon adversaire a décoché dès l'engagement un tir ravageur. *Mea culpa*, ce palet que je guettais, je ne l'ai pas vu passer. Si la presbytie s'en mêle, la deuxième partie de ma carrière va être plus compliquée. Je ne sais pas si les lunettes à double foyer seront confortables portées sous mon casque. Je le saurai bientôt.

PRIX
EPACA-SUD



Le mât du bout du monde

Éric Vivian

Île-de-France, France

Liouba interrompit sa randonnée pour s'allonger mollement au soleil, en bordure d'une forêt de pins. Le frôlement du vent, encore léger, refroidissait lentement la sueur qui imprégnait sa tenue de sport, mais de gros nuages noirs s'accumulaient déjà, au loin, au-dessus des collines.

Il ne devrait pas y avoir d'orage, pensait-elle, sans véritable inquiétude, et la fête du village retentirait dans la vallée, comme chaque année, au cœur de juillet.

Elle reprit sa marche, plus tranquille, jusqu'au hameau des Vérinelles, pour se doucher avant d'enfiler ses vêtements neufs, délaissant sa robe bleue, celle à fleurs et la plus courte à fines rayures. Il ne s'agissait pas d'être jolie, mais il fallait laver l'affront de l'an dernier. Elle en oublia même tout maquillage, le soleil avait suffisamment bruni ses joues depuis le matin, à travers la nature.

Saint-Mourzy, altitude 631 mètres, 1 543 habitants au dernier recensement, ancien chef-lieu de canton, se blottissait autour de sa vieille église du xvii^e siècle, paisiblement plantée sur un promontoire rocheux, autour duquel l'histoire avait projeté,

pendant des siècles, le film des guerres et massacres, pour de sombres histoires de territoires, pour des rancunes locales ou internationales, pour de complexes raisons religieuses, ou pour simplement lutter, avec la peur et la rage au ventre, contre un occupant aussi poli que cruel.

La place des Ormeaux, vide de tout arbre éponyme, bruissait sourdement au rythme des retrouvailles entre anciens, entre jeunes, entre deux, après un an ou quelques heures à ne s'être plus vus.

Les tréteaux supportaient déjà les planches voilées, habituées des fêtes et des taches de vin rouge. Des clips un peu rouillés pinçaient les nappes de papier blanches et gaufrées.

Au beau milieu de cette forteresse de tables d'un jour, d'un soir et d'une partie de nuit, certains villageois et touristes admiraient doctement le mât de cocagne huileux, dont les racines s'enfonçaient sans doute sous les tonnes de grès, chatouillant quelques tunnels silencieux, oubliés de tous.

Le maire et son adjointe avaient méticuleusement aligné toutes les dépenses sur le vieux cahier municipal, afin de ne pas dépasser un budget contraint, un délicat équilibre entre la survie des traditions et la lente transformation de ce petit monde de verdure, écartelé entre un passé riche de minuscules anecdotes, mais promis à l'uniformité, comme partout ailleurs, comme à Beaulignes, comme à Pont-de-l'Abbesse, ou comme à Sainte-Ginèvre.

Le monde changeait. Le monde change.

Mais ce soir, il y aurait les concours de danse, de pétanque, mais avant tout il y aurait le concours de cocagne, avec son prix immémorial, un gros panier garni, plein des spécialités du village et de ses campagnes.

Liouba vivait ici depuis un temps où elle apprenait la marche et balbutiait, s'imprégnant de l'accent local, pendant que ses parents souriants et timides mesuraient le mur invi-

sible qui les séparait des gens d'ici. Liouba arborait fièrement son prénom venu de loin, mais elle avait fait de belles études et choisi de rester ici pour ouvrir son cabinet, et soigner les gens. On l'aimait. Elle aimait les villageois.

Mais elle avait perdu d'infime justesse le concours sur le mât, l'an dernier, laissant bêtement la victoire à un jeune vigneron, au regard clair et à l'orgueil insolent.

Liouba prenait à cœur, avec la même énergie, son travail, sa vie personnelle, mais aussi toutes les compétitions que la vie lui offrait. Et comme elle avait passé son enfance à grimper en haut de tous les arbres qu'elle croisait, de tous les murs, de toutes les petites falaises, elle devait gagner ce concours, et grimper, sans excès d'élégance, plus vite que les autres, en l'occurrence les rares qui pouvaient y parvenir, après quelques verres, et sous les rires de la foule.

Elle trinqua avec Jaubert, le tenant du titre. Elle dansa avec le vieux maire bedonnant qui paraissait de plus en plus rougeaud, et le bal dura un peu plus que d'habitude. Elle avait droit à du « Liouba », du « Lili », du « ma petite » et du « docteur ». Puis, les projecteurs éclairèrent le mât.

Les candidats malheureux se bousculaient avec plus ou moins de détermination, du gros Benjamin qui ne décolla pas plus haut qu'un mètre, à ce touriste hollandais qui fit bonne figure, en passant par quelques outsiders doués mais sans doute trop imbibés pour espérer se concentrer ou coordonner leurs gestes, pour trouver la bonne cadence.

Puis ce fut le tour de Liouba. Son regard déterminé, presque dur, tranchait avec son sourire faussement rigolard. Elle étreignit le mât, pour entamer avec lui une tendre danse qui allait devenir brutale, puis douloureuse et pour finir désespérée.

Centimètre après centimètre, son corps athlétique trompait la gravité, et ses bras fermes s'accordaient avec ses cuisses, avec ses genoux, ses chevilles et ses pieds, instruments silencieux

d'une fanfare courageuse, dans une guerre éphémère, sans morts, sans mitraille, une guerre sans ennemi, où la victoire est au bout d'un parcours de souffrance qui conduit l'unique soldat d'un tas de paille au pied du mât, vers un cercle perché au sommet, constellé de babioles dorées.

Les muscles de Liouba lui brûlaient, mais elle ne lâchait pas, elle ne glissait pas. Le tissu écru avait du bon.

Au bout de l'éternité, du bout de ses doigts, elle toucha fébrilement l'une des boules brillantes. Et le public, jusque-là attentif, dans un silence respectueux, applaudit à tout rompre. Elle avait fait un bon temps. Mais le vigneron pouvait encore la battre.

Avant de se laisser glisser vers le sol, elle resta agrippée quelques secondes de plus, le temps de laisser son regard se perdre vers les montagnettes recouvertes de toutes les variations de verts que la nature leur permettait d'offrir aux regards. L'esprit de Liouba voyageait dans une éphémère immobilité vers les royaumes d'Uqbar, de Samaris, de Thargelion ou de Valyria, Elle retrouvait les ruines de Bactres où le chant de Roxane résonnait encore. Régions, cités et pays, où nul ne pouvait plus venir, souvenirs d'un imaginaire impalpable ou d'un passé que le présent des hommes soumis laissait s'effacer par la force du vent ou par les sombres desseins de tyrans modernes.

Liouba venait d'un ailleurs à jamais perdu et flottait pour quelques secondes volées sur les terres à jamais interdites, au-delà des limites d'un réel qui se refermait lentement sur le monde. Ce doux voyage, presque insouciant, était un voyage heureux. Elle retenait le mât comme si elle avait pu y cacher les richesses rutilantes que nul ne pouvait plus lui voler.

Mais son corps lui rappela de lâcher prise, avec douceur et sans retour. Elle glissa et se posa délicatement au sol.

Écroulée, peu après, contre un platane, elle observait avec attention son solide concurrent parcourir virilement le chemin

vers les cieux, sans doute avantaé par son passage à elle, et par le passage de tous ceux qui, encore plus tât, avaient essuyé la graisse du mâât.

Il avait un sourire de vainqueur. Il était presque au sommet de l'Olympe, demi-dieu d'un petit village fleuri. Son ambition n'était qu'un grain de sable dans le désert des conquêtes inutiles, mais il y mettait son cœur et sa force.

Mais il glissa brutalement près du but, ayant sans doute un peu surestimé sa résistance aux apéritifs et aux nuits récentes trop courtes et trop joyeuses, et il redescendit le long du mâât sans trop bien se tenir, et rebondit un peu, chutant sur ses fesses.

Liouba avait gagné. Elle leva son poing au ciel, tout en se redressant, puis alla rapidement vérifier l'état de Joubert. Il n'avait rien de cassé, sauf peut-être son orgueil, mais il en riait lui aussi. La quête d'une victoire, et d'un très beau panier garni, s'effaça très vite devant le simple fait d'avoir joué à gagner et perdu en jouant.

Les feux d'artifice illuminèrent alors le ciel.

La logique du témoin

Elena BURIC

Bas-Danube, Roumanie

Traînée. Battement d'ailes. Transparent. Fluide sonore dissipé en flocons de lumière. Crépuscule sucré. Goutte. Elle s'égoutte. Le rire chaud des cigales. Le pépin.

Les yeux d'Axel restaient fermés. Son corps inerte pris régulièrement à bras-le-corps par un costaud, pour que les aides-soignants s'occupent de son hygiène. Puis à nouveau rallongé sur son lit. Le docteur compatissant, mais les pieds sur terre. De très rares exceptions de rémission, à ce stade du coma, donc.

– Non, non, docteur! Il doit y avoir quelque chose qui aura échappé à tous, aux appareils, un signe infinitésimal raté par hasard, vous le voyez, non? Ne vous paraît-il pas souriant? Notre fils s'en sortira... Non, il n'abandonne jamais!

Ses parents, aux aguets. Les yeux en larmes ou rieurs. Parlant sans trêve, à la fois ou à tour de rôle. Sa fiancée, sa grand-mère, ses copains. Le docteur avait beau leur rappeler qu'il était inchangé, le bourdonnement des dispositifs médicaux s'affaiblissait, honteux, sous leurs voix allègres. Ils causaient avec Axel comme devant un petit café.

Alors que derrière les paupières immobiles d'Axel se déroulait une course folle, aux irisations labyrinthiques. Il aurait voulu l'arrêter, le choc aurait disparu. Mais les éclats aberrants cachaient une musique en couleurs. Cela valait le coup, de franchir ce seuil invisible. D'empoigner l'instant.

Cigales. Univers transparent qui s'égoutte, lumineux sur du bleu clair. Elle.

Ailes. La pomme. La course.

Le chant des cigales l'empêchait de se concentrer. Sa grand-mère l'avait taquiné : « Alors, ordonne-leur de se taire ! » Ils avaient éclaté de rire. La nuit tombante, après des centaines de pages internet sur les cigales, il avait pensé que détester c'est méconnaître. Elles ne chantent pas, elles cymbalisent.

Bifurcation. Il vira à gauche, sur les traces d'une blessure. Il se revit, enfant.

Quand il portait bien des noms. Il les portait comme on traînait des valises lourdes. Qui semblaient s'amuser à s'alourdir à chaque nouveau pas. Il ne savait pas trop ce qu'il devait en faire. Les adopter peut-être ? Il avait fini par les apprivoiser. Ainsi, « intello », « tête à claques » « nerd », « ringard », « petit robot » et d'autres encore étaient devenus ses compagnons de jeu, ses copains. Qui le suivaient partout. « Allez, petit robot ! Encore cent mètres, cours, cyborg ! Force tes jambes de ferraille, intello ! » Rigolades. Il ne leur en voulait pas. En fait, il les admirait, des athlètes parfaits, réussissant des sauts irréels ou améliorant sans cesse leur allure de course. Il désirait ardemment leur serrer la main. Être leur ami.

Une goutte d'espoir collée à la toile du labyrinthe. Caresse. Ils les entendaient. Tous. Julie. Plutôt des échos subtils. Des fracas lointains de vagues anachroniques. « Pourquoi ne pas avaler tout le flacon d'emblée ? La toux disparaîtrait plus vite, vrai ? » Sa mère, dont le sourire décourageait toute crainte, le caressait du regard : « Plusieurs gorgées à la fois c'est du

poison. Mais une seule gouttelette toutes les six heures, ça guérit. Tu vois, le secret, c'est de patienter. Alors, patience! » « Pas science? La toux dit non à la science? » badinait son père, qui poussait toujours les mots à sortir de leur cage étroite. Et les mots s'envolaient, délurés. Gourmands des sonorités et du jeu.

Cage. Aile. Rex. Le bec. Les gouttes. Des pas précipités et des voix inquiètes. Sorti de sa chambre, il avait vu la traînée de sang sur le carrelage du hall d'entrée. Il l'avait suivie jusque dans la cuisine, où sa mère se démenait pour libérer un comptoir, alors que son père, tenant un pigeon entre les mains, disait à sa femme de trouver du sérum physiologique, des chiffons propres. Sa mère avait suggéré de la poudre d'alun, pour stopper le saignement. Le pigeon se laissait faire, docile. Il les regardait d'un air en même temps résigné et suppliant.

Axel ne comprenait guère ce qui était arrivé, ça se passait vite, manœuvres plus ou moins maladroites, bandages, improvisations, répliques sèches, bruits d'instruments métalliques, soupirs. Son père l'avait prié de chercher un carton, « quelque chose de propre et d'assez grand pour improviser une cage ». Il en avait trouvé. Son père en avait méticuleusement fabriqué une niche. Ouverture verticale. Des trous pratiqués dans les deux faces latérales. Arêtes et toit bien collés avec du ruban adhésif. À l'intérieur, sa mère avait aménagé un paillason mou. Ils y avaient ensuite déposé précautionneusement le petit oiseau tremblotant. Son père avait écrit « Rex » sur la bordure du toit. « Je sais que tu aurais souhaité un chien. Mais il est fort, celui-ci, tu verras! »

Le lendemain, le vétérinaire avait opéré son aile. « Vous l'avez sauvé », avait-il dit à son père. « Il ne volera probablement plus, mais il survivra. » Bagué, pigeon voyageur. Propriétaire introuvable. Quelques mois de soins, de renseignements, d'annonces. Rex était devenu son copain. Il laissait de l'eau et des graines que le pigeon ne picorait que si Axel s'éloignait

un peu. Sinon, il piquait du bec la main de l'enfant. Qui avait déjà compris que c'était un jeu. Le pigeon l'épiait d'un drôle de regard quand le garçon feignait de s'en aller. L'oiseau le lorgnait, rapace de nouveautés. Quand il faisait demi-tour, Rex tournait la tête comme si de rien n'était. Il adorait les pépins de pomme. Dès qu'il les voyait, il tendait son bec, les yeux avides. Sa mère lui donnait régulièrement des bains, Axel séchait son superbe plumage et l'emmitouflait. L'oiseau y consentait, sans pour autant renoncer à quelques piqûres rapides. La mascotte de la famille se remettait. Il avait commencé à battre des ailes. L'œil hardi, impatient. La hâte. On le promenait à tour de rôle sur l'épaule. Depuis le salon, en passant par toutes les pièces. Il dodelinait comiquement de la tête. Il essayait de plus en plus souvent de voler. Une fois sur l'épaule d'Axel, il bondissait sur sa tête et de là il atterrissait sur le plancher, les ailes déployées. Jamais le garçon n'avait senti frémir un désir plus brûlant que celui-là. Voler. Malgré tous les pronostics, l'enfant lui avait réappris à voler. Chez sa grand-mère, à la campagne. Il courait, le pigeon le suivait, il battait des ailes, prenait son vol, tombait, reprenait. Il volait, contre toute logique. Jamais Axel n'avait couru autant. De plus en plus vite. « Vas-y, intello, on n'est pas pigeon, non ? Dix pépins de pomme si tu te tiens dans l'air ! » Le pigeon trouvé blessé au coin de leur immeuble, que personne n'avait revendiqué, volait. Finalement, on l'avait offert à un colombophile. Qui leur avait annoncé, deux mois plus tard, que Rex avait des pigeonceaux.

Les bornes. Impossible. Julie. Allure de course incroyable. Vitesse augmentée. « Allez, intello, fonce ! ». Ses copains. Ses coéquipiers. Son entraîneur, dont le regard lui rappelait Rex. « Allez, fiston, tous pour un, un pour tous ! ». La première médaille.

Vitesse. Il avait suivi la raie lumineuse sans apercevoir la barrière. Le volant incontrôlable. Échos douloureux de leurs larmes. Envie d'appriivoiser la peine.

Il ouvrit les yeux. Son sourire se nicha dans leur joie stupéfaite. Dans cette goutte de grâce.

Ils étaient là, lui parlant comme d'habitude, lui serrant la main, sur son lit d'hôpital. Des poignées de main plus fermes que le passage de témoin. Il aurait voulu leur dire qu'il s'était récupéré. Ils auraient ri. Il prit ce risque.

Désolé du décalage ! J'ai mis du temps à me recomposer.

Le rire.

Une année plus tard, sur la piste du stade, Axel empoigna le témoin du relais 4 × 100 m. Sans hésitation. Franchir la traînée. Saisir toutes les cellules de la joie.

Du cœur au ventre

Laure COHEN

Hauts-de-France, France

Infinity ne reconnaît pas la chambre dans laquelle elle se réveille. D'un doigt, elle écarte le rideau. La lumière du lampadaire tache la nuit et la moquette. 5h25, indique sa montre en rouge grenat. Elle baille, le chuchotement des murs s'interrompt. Elle allume la lampe de chevet et scrute les motifs du papier peint. Le décor oscille, les couleurs s'excusent. Le règlement jauni toussoie avec pudeur. Infinity soupire : d'ordinaire, elle évite les hôtels.

Elle se lève, prononce une promesse à son visage dans le miroir et ses cernes se recroquevillent. Elle grelotte sous la douche, maudit le goût du dentifrice. 6h00, sonne futilement le réveil. Ce matin, pas de footing. Elle déroule un tapis de sol crevasé, commence une série d'étirements. Change de musique, change de posture. Son dernier exercice est interrompu par les cris de la porte qu'on heurte hardiment. De l'autre côté, Ange apporte le petit-déjeuner.

Sur le parking de l'Olympium, les cars touristiques tournent en rond. Ange et Infinity traversent les bonnets, drapeaux et tee-shirts publicitaires jusqu'à la réception, où des guichetiers

pailletés affichent des sourires entraînés. Une prosodie fleurie leur désigne un comptoir retiré. Elles dépassent les files de fidèles, suivent les odeurs de sueur et glissent sur les prospectus. Adossée à l'armoire à souvenirs, une hôtesse accueille les athlètes.

— Je peux ? dit sa voix gloussante, et sans attendre elle pose une main sur le ventre rond d'Infinity. Combien ?

— Sept mois.

— Nom, prénom, poids, patrimoine, bilan sanguin, échographies ?

Ange sort les documents un par un et les étale sur la table rouillée. Le dossier a déjà été communiqué, mais la mise à jour est indispensable.

Dans la salle d'échauffement, les sportives s'entassent. Infinity remonte son jogging sous les seins, lève les bras et touche le plafond avec fierté — car elle réussit rarement cette prouesse. Elle tournoie ses articulations puis s'agglomère à un tapis de course. Démarre avec une marche insipide. Les yeux rivés au mur couvert de moisissures, elle revisite les souvenirs de ses stars préférées, dont elle a longtemps affiché les posters noir et blanc, laissant deviner un membre par-ci, un œil par-là. En fin d'échauffement, elle reçoit d'Ange des encouragements vaniteux et illuminés.

Son nom dans le haut-parleur. Tête haute, ventre arrogant, Infinity pénètre dans le Foyer de l'Olympium. La lumière est éblouissante. Un immense plafond de verre projette les ombres de cadavres d'oiseaux sur la pelouse synthétique. Les gradins fourbus supportent un public frénétique. Elle s'installe sur le tapis de course qui lui est dédié. Aussitôt, l'équipe de Validation l'encercle, renifle sa brassière, calcule les dimensions de son short, palpe son abdomen et l'accommode des différentes

électrodes réglementaires. Ses muscles, imperceptiblement, palpitent.

Les trente-cinq candidates sont alignées sur leurs machines, entièrement monitorées. Sur les ventres tendus, des sponsors ont parfois été punaisés. Elles s'apprêtent à courir dix kilomètres sur place. Devant chacune, un écran affiche les paramètres enregistrés dont un essentiel : le rythme cardiaque fœtal. Les données sont retransmises en direct sur des écrans géants. En fond de salle, les personnels médicaux rangés par taille décroissante contrôlent leurs mimiques, entre ahurissement et désespérance.

La course est lancée ! Viser le meilleur, s'appuyer sur le souffle. Infinity affronte son propre record. Convoquer la confiance. Le corps est prêt, entraînements quotidiens depuis l'adolescence, ivresse de la puissance, volonté féroce. Régulièrement, elle balaie les informations de l'écran de contrôle. Maintenir la cadence, la douleur est une simple donnée. La fréquence cardiaque du fœtus oscille entre 132 et 164 battements par minute. Au-delà de 170 et en deçà de 100, une angoissante sonnerie indique que le fœtus est en danger, et de fait, disqualifié.

Une première sonnerie retentit. Ne pas se déconcentrer. Une candidate est emportée par l'équipe médicale dans le box de réanimation. Les commentateurs rapportent d'in vraisemblables anecdotes sur la vie sexuelle de la perdante. À la deuxième sonnerie, un soupir collectif fait tanguer les spectateurs. La compétitrice grogne, les mains serrées sur les poignées de la machine, tandis que les infirmiers la tirent par les pieds pour l'allonger sur un brancard. Les journalistes exultent.

Louïe d'Infinity filtre les sons impertinents. Les contractions sont maîtrisées, les paramètres se maintiennent. Cette course, c'est le projet d'une vie. Elles ne sont bientôt plus que vingt-trois à concourir. Un nouveau-né crie dans le Foyer. Une femme a accouché promptement, qui serre son enfant contre son sein

en pleurant. Vingt-deux. Les visages des soignants blêmissent. Les dernières minutes sont décisives. Infinity déploie son énergie pour l'accélération finale.

Fin de la course, applaudissements sonores! Dans les gradins, les spectateurs explosent, les guirlandes jaillissent. Les commentateurs mélangent leurs syllabes en bavant. Le nom de la gagnante recouvre les écrans en lettres scintillantes : « Victoire Danloce »! Une seconde d'ébahissement et Infinity, sous l'acclamation d'Ange, reconnaît le nom de sa fille à naître.

La présidente de la République, dont il est de notoriété publique qu'elle a perdu un poumon pendant sa vie pré-natale, s'approche du micro en haletant :

Félicitations à Victoire, qui devient la plus grande coureuse de l'histoire fœtale! La puissance de son anté-cœur témoigne d'un tempérament conquérant. J'ai l'honneur de lui attribuer sa récompense méritée : une place au gouvernement dès sa majorité.

Ovation.

PRIX
EPACA-SUD
ex aequo



Étoile

Véronique BONHOUR

Auvergne-Rhône-Alpes, France

Il est un peu plus de 22 h. Elle est seule. La maison est silencieuse, aucun bruit ne provient non plus de l'extérieur. Elle s'assied à son bureau, allume sa lampe de travail et son ordinateur. Elle s'est préparé une tisane fumante qui diffuse des senteurs de thym citronné et de lavande en volutes chaudes et ondulantes. Malgré l'heure tardive, elle est parfaitement éveillée et sent son esprit clair. Elle fait apparaître le texte à l'écran. Il est difficile, elle le savait.

Elle a été contactée par téléphone il y a deux semaines par un médecin chercheur qu'elle apprécie beaucoup et pour lequel elle a déjà travaillé. Il souhaitait lui confier la traduction en français d'un article, écrit par un professeur américain réputé, paru dans une revue médicale internationale qui devra servir de support à des travaux de recherche qu'il mène avec un groupe de scientifiques. Lorsqu'il lui a communiqué le titre, elle est restée muette, incapable de répondre. *Du désir d'enfant à la naissance. Aspects médicaux, éthiques et philosophiques.* N'entendant aucune réaction de sa part à l'énoncé du sujet, qu'il a accompagné d'explications, son interlocuteur a pensé que la communication était coupée et après avoir répété plusieurs

fois « Vous m'entendez, Anne? », a raccroché. Il a essayé de la joindre à nouveau, mais elle s'était mise sur répondeur. Elle a trouvé sa réaction irréfléchie et puérile. « Je dois absolument le rappeler, lui dire que je suis débordée en ce moment et n'ai vraiment pas la possibilité d'accepter cette traduction ». Le lendemain matin, elle compose le numéro du chercheur. Après s'être excusée de ne pas avoir pu le rappeler la veille, prétextant un problème de connexion, elle lui explique qu'elle regrette de devoir refuser sa proposition, compte tenu de sa charge de travail actuelle, mais qu'elle peut lui conseiller un autre traducteur spécialisé comme elle dans le domaine médical.

— Anne, je peux vous accorder un peu plus de temps, je tiens à ce que ce soit vous qui vous chargiez de cette traduction pointue. Vous savez combien j'apprécie votre travail.

— Je... vais reconsidérer mon planning et je vous rappelle sans faute d'ici la fin de la journée, répond-elle.

— Je compte sur vous. Je vous envoie d'ores et déjà par mail l'article d'origine en anglais.

Anne est extrêmement perturbée. Elle peut difficilement répondre négativement au professeur. Elle va dans sa boîte mail, ouvre le message adressé par le scientifique et prend connaissance de l'article à traduire. Au fil de sa lecture, elle est saisie d'une angoisse croissante. Elle n'a jamais eu une telle réaction face à une traduction, même les plus ardues. « Il m'est impossible de traduire ce texte », se répète-t-elle. Toute la journée, elle est nerveuse, incapable de se concentrer. Elle fait des erreurs dans le travail qu'elle a en cours, qu'elle corrige fort heureusement par une double relecture. Elle annule le déjeuner qu'elle avait proposé à une amie, avançant une migraine insupportable. « Pourquoi j'invente tous ces prétextes mensongers? », se dit-elle, consternée.

En milieu d'après-midi, incapable d'aller plus avant dans son travail, elle enfile une tenue de sport et part courir. Elle adopte un rythme soutenu, veut se fatiguer, chasser toute pensée. « Je fuis encore, constate-t-elle, mais c'est au-delà de mes possibilités ». Elle regagne son appartement après plus d'une heure de course. En sueur, épuisée, elle prend une douche rapide et s'effondre dans un fauteuil. Il est 17 h, elle se fixe 18 h au plus tard pour rappeler le professeur, elle ne peut repousser davantage sa réponse. Elle cherche en vain des arguments convaincants à avancer pouvant justifier son refus, mais n'en trouve pas. Elle ne peut pas lui révéler les vraies raisons qui engendrent cette panique incontrôlable.

Elle passe l'heure qui suit assise dans un fauteuil, les yeux clos. Le calme se fait en elle, doucement, aidé par une respiration maîtrisée. Le voile d'angoisse se retire peu à peu. Elle est maintenant plus sereine et réfléchit avec plus de recul. « Je dois dépasser cette peur qui me paralyse ».

Elle compose le numéro du professeur.

— Bonjour Anne, mais dites-moi, vous allez bien ?

Quelques secondes s'écoulent avant qu'elle ne réponde d'une voix chargée d'émotion :

— ... Professeur, je me dois d'être franche, nous avons toujours travaillé ensemble dans la confiance. Le sujet de l'article me touche particulièrement et j'avais tout d'abord décidé de refuser votre proposition, ne me sentant pas apte à me charger de cette traduction. Mais je l'accepte.

— Merci Anne, j'en suis ravi. Si vous avez une quelconque difficulté, de quelque ordre que ce soit, appelez-moi.

Dix jours plus tard, 22 h 15, elle est assise à son bureau face au texte présenté sur son ordinateur.

Contrairement à sa manière habituelle rigoureuse de procéder, qui est de ne jamais réaliser une traduction au dernier

moment, elle a repoussé jusqu'à l'extrême limite le moment de s'atteler à celle-ci. Maintenant elle doit impérativement s'y mettre. L'article traduit doit être renvoyé le lendemain matin, date convenue. À nouveau, l'angoisse l'envahit, son cœur tape fort. Ses doigts prêts à courir sur le clavier sont saisis d'un léger tremblement. Le doute l'assaille encore. Renoncer maintenant ? Ce ne serait ni professionnel ni correct vis-à-vis du professeur. Elle s'est engagée. La tâche lui paraît doublement insurmontable. Il y a la difficulté du texte même et celle de faire face à ce défi qu'elle s'est lancé à elle-même, comme pour réparer cette blessure passée douloureuse, qui l'a dévastée.

Quelques secondes d'hésitation encore, puis elle se lance. Calmement. Elle s'imprègne tout d'abord de l'ensemble du texte par une lecture silencieuse, concentrée et attentive. L'article traite de ce qu'annonce clairement le titre. Anne replonge, à travers cette publication scientifique, dans ce qu'elle a vécu. L'envie absolue d'un enfant, l'évident et profond désir de concrétiser son amour, l'attente, la déception, la révélation brutale des difficultés, l'ébranlement de son couple, l'étude des possibilités, les rendez-vous médicaux multipliés, les examens intrusifs, les complications, les choix et les décisions à prendre pour parvenir à concevoir, les tentatives échouées de grossesse avec chaque fois l'immense chagrin après l'espoir. Et enfin la vie, là, en elle, qui s'accroche. Merveilleux chemin de l'attente silencieuse. Harmonie et sérénité. Et puis le drame au moment de l'arrivée au monde. Et l'anéantissement.

Anne ferme les yeux longuement puis balaie les images. Elle se sent enfin prête. Elle se concentre posément sur la première phrase à traduire.

S'ensuit alors durant de longues heures un véritable corps-accord avec les mots, qu'elle décortique, analyse. Elle fait des recherches sur des sites scientifiques et y puise les termes spécifiques pertinents français. Elle creuse la pensée de l'auteur,

se détache des mots pour bien saisir l'idée avant de la traduire. Elle soigne l'expression, cisèle les tournures. Exigeante, elle veut les mots justes et elle les trouve. Sa maîtrise parfaite des deux langues se révèle dans cet exercice difficile. Elle se donne à sa tâche sans relâche, dans une lutte passionnée.

Après une nuit de travail intense, elle met enfin, satisfaite, avec un sentiment de délivrance, le point final qui donne naissance au nouveau texte, tout comme après des heures d'efforts extrêmes une mère, épuisée mais comblée, met au monde son enfant dans une joie indicible. Don de la vie qu'elle-même n'aura pas pu faire, pour sa plus grande souffrance.

Elle éteint alors son ordinateur, quitte son bureau. Elle s'approche de la fenêtre, écarte un peu le rideau. Le jour ne va pas tarder à poindre. Elle lève les yeux et scrute le ciel à la recherche de cet astre familier encore scintillant, qu'elle nomme en secret son *bébé étoile*¹.

1. Bébé qui n'a vécu que dans le ventre de sa mère ou très peu de temps après sa naissance (N.D.A.).

La frontière

Maxime HERBAUT

Île-de-France, France

Longtemps, nous l'avons cherchée. Comme tous les enfants qui grandissent dans une région frontalière, nous étions fascinés de vivre dans le voisinage de cette limite intrigante qui représentait, à nos yeux, bien moins un lieu particulier qu'une sorte d'entité, presque une divinité. Ce pouvoir qu'elle avait de faire changer de pays, et même de langue, quiconque la traversait, qu'était-ce, sinon de la magie ? À l'école, dans nos manuels de géographie, elle était matérialisée par une ligne en pointillés. Toutes les autres lignes dessinées sur les cartes étaient tracées de traits solides et continus, mais pas elle : jusque sur le papier, elle apparaissait évanescente, faite d'une autre étoffe, insaisissable, à demi invisible. Elle tenait moins du dessin ferme et précis que d'un exercice de points à relier, où l'image définitive reste à révéler. Cette ligne fantôme qui hantait les pages de nos livres et de nos cahiers, qui nous appelait avec toute la puissance de tentation des points de suspension, il nous fallait aller la voir de nos propres yeux.

Lors de notre première expédition (avons-nous sept, huit ans ?), nous l'avons manquée de peu. Le poste s'apparentait à

une modeste guérite, que le garde était en train de fermer. Par terre, une barrière amovible gisait à même le trottoir, probablement démontée peu avant notre arrivée. Nous étions arrivés trop tard, nous a-t-il expliqué tandis qu'il tournait pour la dernière fois la clef dans la serrure : la Frontière avait été déplacée, et le poste qu'il occupait, désormais sans objet, allait bientôt disparaître. Quand nous lui avons demandé où elle se trouvait, il a répondu par gestes vagues : la Frontière bouge sans cesse, nous a-t-il dit, c'est son essence même, car elle n'est que le fruit d'accords entre les pays, qui ne sauraient être que momentanés. Son uniforme et son képi, à l'allure quelque peu frelatée, nous rendait ses propos douteux. Était-il vraiment garde-frontière ? Il ressemblait plutôt à un facteur des temps anciens. Tout cela paraissait bien trop commode, trop circonvenu. Nous l'avons regardé s'éloigner avec un scepticisme mêlé d'un soupçon de mépris. Ce n'est qu'en voyant un autre homme vêtu d'un uniforme similaire s'éloigner dans la direction opposée, de l'autre côté du poste, que nous avons compris à qui nous avons eu affaire.

Quelques années plus tard, nous avons eu vent de sa présence à quelques encâblures de chez nous : son nouveau tracé devait se décider dans un village qu'elle devait prochainement traverser, non loin du nôtre. Nous nous y sommes rendus sans tarder.

Les habitants y étaient occupés à disputer ce qui s'apparentait à une âpre partie de pétanque. Nous nous sommes étonnés de les trouver là, à se divertir sur le boulodrome municipal, plutôt que réunis dans la salle du conseil à débattre de la future partition de leur espace urbain. Là encore, la Frontière avait un temps d'avance sur nous : nous avons mis quelques minutes à comprendre que cette partie de pétanque *était* la réunion et le débat, et que de son issue dépendrait sa délinéation. Nous avons suivi avec le plus vif intérêt les rebondissements de ce

sport qui ne nous intéressait d'habitude que très modérément, feignant de partager avec les joueurs et l'assistance des enthousiasmes et des indignations qui nous demeuraient en grande partie obscurs : le cochonnet était tombé dans un endroit impraticable, le pointage de tel participant était irrecevable en raison de la position de ses pieds pendant le lancer, deux boules équidistantes et impossibles à départager conduisaient l'arbitre à manger son chapeau. Il déclarait forfait, et il fallait interrompre la partie le temps d'en faire venir un autre, car pour des raisons évidentes d'équité et de neutralité, l'arbitre ne pouvait être un habitant du village...

Il nous tardait de voir dans quelles rues et selon quel itinéraire la Frontière étendrait bientôt son empire en ces lieux. Le jeu et les délibérations se sont prolongés tard dans la nuit. Après une ultime empoignade un peu plus vigoureuse que les autres, les joueurs se sont séparés et ont regagné leurs pénates, sans annonce de victoire définitive pour une équipe en particulier. Nous sommes allés consulter l'arbitre, ou plutôt son quatrième remplaçant, qui s'apprêtait à monter en voiture : il n'y avait pas véritablement de gagnant ni de perdant, les résultats restaient indécis, le score trop serré, trop de points contestés. En dernière analyse, le tracé de la Frontière demeurait impossible à établir. Elle ne passerait pas par ce village.

D'année en année, nous l'avons traquée, nous avons suivi ses méandres et ses revirements, débarquant souvent sur les vestiges encore tièdes de son passage. Nous retrouvions les débris d'un grillage récemment démantelé dans un terrain vague, un poste douanier fraîchement reconverti en bistrot ou en boutique de chocolats, une impasse tout juste transformée en rue. Il nous semblait absurde d'échouer toujours si près du but, alors que nous vivions dans son immédiate proximité, et que nous ne passions pas un jour sans voir quelque panneau directionnel nous l'indiquer. On nous disait que la trouver ne nous

apporterait rien, que les frontières ne sont qu'une convention, une vue de l'esprit, qu'elles n'existent que pour ceux qui y croient.

Un jour, on nous a indiqué une très longue route, qui s'étendait à l'infini vers l'horizon.

Quelque part sur cette route, si nous la suivions assez loin, nous rencontrerions la Frontière. Nous avons marché des jours et des nuits durant, formulant les hypothèses les plus improbables sur ce qui nous attendait et sur la forme que prendrait la Frontière, une fois que nous l'aurions atteinte : porte ? Mur ? Grille ? Ou simple démarcation peinte à même le bitume ? Y aurait-il un gardien, ou deux ? Allions-nous encore assister à une partie de pétanque, de frisbee, de hockey sur glace ? À un moment donné, la lassitude nous prenant peu à peu, la conversation s'est tarie. Pendant un temps peut-être plus long que dans mon souvenir, nous avons poursuivi notre marche, côte à côte, en silence.

Lorsque je t'ai adressé la parole à nouveau, tu ne m'as pas répondu. J'ai essayé encore et encore, mais tu ne m'entendais plus. Je me suis arrêté sur le bas-côté, et je t'ai regardé continuer à avancer, jusqu'à disparaître au loin.

C'est alors que j'ai su que je l'avais trouvée.

PARTIE



Palmarès étudiant

1^{er} prix : *Loup y es-tu ?*

Frédérique BLU-DURON (Nouvelle-Aquitaine, France)

2^e prix : *La danseuse*

Anaïs PICARD (Belgique)

3^e prix : *Le trophée*

Jane KENAN (Pays de la Loire, France)

4^e prix ex aequo :

<i>Pas à pas</i>	&	<i>Citius, altius, fortius</i>
Bénédicte CHUREAU		Christophe BARREAU
(Pays de la Loire, France)		(Pays de la Loire, France)

6^e prix ex aequo :

<i>Le trophée inattendu</i>	&	<i>L'éternelle deuxième</i>
Pascal ARNAUD		Jean K. SAINTFORT
(Nouvelle-Aquitaine, France)		(Grand-Est, France)

8^e prix ex aequo :

<i>Le reflet</i>	&	<i>Le jardin sur le toit</i>
Lisa WHITE		Christian DIF
(Bourgogne-Franche-Comté, France)		(Centre-Val de Loire, France)

10^e prix : *Hestia*

Martine PHILIPPE (Auvergne-Rhône-Alpes, France)

Chères lectrices, chers lecteurs,

Les étudiant·e·s de première année du Master Littératures, Cultures et Patrimoine de l'université de Toulon vous présentent leur sélection de dix nouvelles, élaborée dans le cadre du cours d'esthétique de notre professeure Lucile Bordes, également marraine du concours d'EPACA. Pour ce faire, nous nous sommes intéressées à l'effet que peut produire le genre de la nouvelle sur celle ou celui qui le lit.

La nouvelle séduit par son intrigue dense qui lui impose une économie de moyens et un resserrement autour d'un petit nombre de personnages. Charles Baudelaire reconnaissait dans sa forme une efficacité sans égale :

L'unité d'impression, la totalité d'effet est un avantage immense qui peut donner à ce genre de composition une supériorité toute particulière.

À cet égard, nous avons avant tout veillé au respect des caractéristiques de la nouvelle, avant de déceler dans le corpus les trésors d'originalité qui, selon nous, distinguent un texte par rapport à un autre.

À l'occasion de ce concours, le jury étudiant a redécouvert le genre de la nouvelle sous la plume d'écrivains déjà publiés ou amateurs : chacun a défendu ses choix, sans pour autant

exclure le dialogue avec des sensibilités différentes. Nous sommes fières de la diversité qui s'exprime dans notre sélection, dont la pluralité des voix nous invitait sans cesse à déplacer notre point de vue initial. Ainsi, cette expérience de jury nous a permis de mettre en œuvre les enseignements acquis au sein de notre Master.

En espérant que votre lecture soit aussi plaisante que la nôtre,

Fanny AMALRIC
Emma DE MICHELI
Manon DUMAS
Éloïse GONON
Shérina MECHNAME
Carla TOLLET

PRIX
ÉTUDIANT



Le trophée

Jane KENAN

Pays de la Loire, France

Elle le savait, le chemin était semé d'embûches. Elle prit son courage à deux mains et commença à se relever. Elle avait chuté mille fois, elle chuterait sans doute encore, mais pas cette fois-ci. Elle observa autour d'elle. L'herbe autour d'elle semblait douce, mais elle avait déjà été leurrée par un trou dans la terre qui lui avait fait perdre l'équilibre lors de l'un de ses élans. Elle jeta un coup d'œil à ses gardiens qui, un peu plus loin, semblaient l'avoir momentanément oubliée. Ils riaient sans la regarder. Ne se rendaient-ils pas compte de tout ce qui la travaillait, tout ce qu'elle comptait accomplir ? Qu'ils regardent dans sa direction ou non, qu'importe, elle était prête à s'élancer.

Ses fesses étaient encore endolories de son dernier échec et ses jambes ne semblaient vouloir lui obéir. Elle avait fait trop d'efforts ce même jour et ses muscles la titillaient, la narguaient. Trembleraient-ils sous son poids lorsqu'elle tenterait d'atteindre sa cible ? La trahiraient-ils au dernier moment alors qu'elle serait sur le point de franchir les derniers obstacles et dépasser ses propres limites ? Elle regarda devant elle et, au loin, le

trophée tant convoité l'attendait. Non, elle n'échouerait pas. Elle réussirait à le saisir, quoi qu'il en coûte !

Elle sourit pour elle-même, satisfaite d'échapper à l'attention de ses gardiens, et elle commença à avancer à quatre pattes. C'était la façon la plus simple de se déplacer pour l'instant, mais cela ne la satisfaisait pas : il était temps de se mettre debout, sinon elle n'arriverait jamais à l'attraper. Elle commença à prendre appui sur ses genoux et raffermir sa position en appuyant sur ses poings, puis elle força sur ses bras pour remonter doucement en position verticale. Le monde semblait tourner autour d'elle et ses jambes vacillaient, mais elle réussit, en gardant ses pieds à bonne distance l'un de l'autre, à tenir debout. Cela la surprit tant qu'elle faillit tomber à nouveau en arrière, mais elle tint bon. Gardant son regard fixé droit devant elle, elle fit un premier pas, puis un deuxième, puis un troisième, puis ses pas s'accéléchèrent presque sans qu'elle ne s'en aperçoive. Au loin, ses gardiens continuaient à rire, ils ne semblaient avoir encore rien remarqué. Tant mieux pour elle, elle avait le champ libre !

Elle accéléra en évitant le rocher par-ci et le trou dans l'herbe par-là, en luttant contre son manque de force et d'équilibre. Il faudrait qu'elle travaille tout cela, sans quoi elle ne parviendrait jamais à achever toutes les quêtes qui l'attendaient !

Enfin, elle arriva près du trophée. Elle n'avait jamais été aussi proche du but. Cependant, maintenant qu'elle y était, un nouvel obstacle survint auquel elle ne s'était pas attendue : de loin, le trophée ne lui avait pas paru aussi haut. Elle n'avait pas le choix : pour s'en saisir, il lui faudrait escalader.

Elle prit appui sur une pierre, poussa sur sa jambe et tenta de se hisser au maximum en se tenant à la planche de bois au-dessus d'elle. Ses doigts frôlaient le trophée qui ne lui échappait que de peu. Elle s'allongea et se grandit au maximum pour tenter de l'attraper, lorsqu'à cet instant, une voix retentit.

Mais... où est Camille. Oh regardez, mais... Camille non !

Trop tard. Du bout de ses doigts, elle réussit enfin à faire basculer le trophée vers elle. Trophée qui finit par basculer dans le vide et lui tomber sur la tête. Déséquilibrée et surprise, elle tomba en arrière et atterrit, pour la millième et non dernière fois, sur les fesses. Et au même moment avant même qu'elle ait le temps de comprendre ce qui lui arrivait, quelque chose de froid et collant lui colla dans les cheveux. Quelques instants plus tard, sa mère l'attrapa par les aisselles et la hissa dans ses bras.

Camille ! Tu as traversé le jardin toute seule ? Mais bravo ma chérie ! Tu as vu Philippe ? Camille a réussi à se mettre debout et marcher ! Le jour de son premier anniversaire qui plus est !

Elle ne comprenait pas pourquoi sa mère semblait si enjouée alors qu'elle sentait des larmes qui commençaient à couler le long de ses joues. Sa mère n'avait-elle rien compris à sa défaite ? Apparemment, son père non plus, car elle entendit sa grosse voix rire avant de répondre :

Formidable. Maintenant, plus aucun objet ne sera à l'abri. Et, apparemment, tes yaourts et confitures non plus.

Camille cessa de pleurer en sentant le câlin chaud de sa maman tandis que son père avait réussi à enlever avec un torchon mouillé toute trace de yaourt de ses cheveux. Elle finit par répondre à ses parents avec un grand sourire ponctué de « gnagnagna pati pata mama, pati pata papa », ce qui semblait leur convenir. La petite fille fut rassérénée en les regardant. S'ils riaient, cela était probablement un signe d'encouragement ! Aussi, pour les rendre heureux, elle recommencerait à marcher et elle tenterait à nouveau d'attraper d'autres trophées, que ce soient des gâteaux ou de jolis objets qui brillent sur la haute table ou dans la bibliothèque !

PRIX
ÉTUDIANT
ex aequo



Pas à pas

Bénédicte CHUREAU

Pays de la Loire, France

Je ferme les yeux. Debout, bien campée sur mes deux jambes, j'inspire profondément. Une fois. Deux fois. Trois fois. Le moment est arrivé, mon voyage peut commencer.

Je pars à l'aube, alors que les premiers rayons d'un soleil encore timide commencent à peine à lécher la montagne face à ma chambre. Celle que j'ai décidé de gravir jusqu'au sommet aujourd'hui, coûte que coûte. Une énorme masse couleur chantilly dont on devine le cœur praliné par endroits.

Coincée au fond de mon lit depuis des semaines, j'ai eu le temps de tout imaginer dans les moindres détails. En réalité, l'objectif est simple : mettre un pied devant l'autre pour partir à l'assaut du mont Jambier, seule, sans aucun matériel. Un voyage complètement fou, celui dont j'ai désespérément besoin pour avancer.

Dès le tout premier pas, une petite douleur, encore largement supportable, enserre mes chevilles et remonte progressivement le long de mes tibias. Malgré tout, je profite de toute l'énergie accumulée cette nuit et avale goulûment les premiers mètres. Avide de mouvements et de liberté. J'évolue lentement,

mais rien ne presse. Mon voyage n'est ni une course ni une compétition, hormis contre moi-même.

Une brume épaisse voile rapidement la lumière naissante, laissant dans une obscurité presque complète le sentier damé par les pas des randonneurs qui m'y ont précédée la veille. La neige encore fraîche crisse bruyamment sous mes grosses bottines fourrées. Concentrée sur mon objectif, je pose avec prudence un pied devant l'autre, dérape brusquement à demi sur une sournoise plaque de givre cachée sous la poudreuse. La douleur augmente d'un cran, m'obligeant à ralentir un peu.

Le vent se lève, en même temps qu'un timide soleil apparaît par moments dans un ciel couleur purée de pois. Une brise glacée siffle une mélodie légère à mes oreilles, couvertes aux trois quarts par l'affreux bonnet de laine vert amande tricoté par maman. Tous les deux ou trois pas, sa main invisible me soulève et me repose aussitôt sur le chemin.

Engoncée dans mon anorak jaune citron, je frissonne dans la fraîcheur de cette nuit d'hiver qui n'en finit pas. Comme il est bon de respirer l'air pur des montagnes, celui pour lequel je suis venue ici sur l'idée de maman et les bons conseils du chirurgien. Comme ils avaient raison lorsqu'ils m'assuraient que je me sentirais mieux dans cet environnement paisible, ces hautes montagnes nichées entre la France et l'Italie, moitié rillettes, moitié raviolis. Malgré tout, au fond de moi, je me sens toujours coupée en deux, écartelée entre ma vie ordinaire d'adolescente d'avant l'accident et l'existence très différente que je mène ici depuis déjà neuf semaines.

Je tourne la tête un court instant pour observer la clinique derrière moi. L'imposant bâtiment ultra moderne a été construit tout spécialement pour accueillir les patients polytraumatisés de la région. Les victimes les plus gravement touchées par un A.V.P., Accident de la Voie Publique pour les néophytes. Trois lettres qui ont changé mon existence à tout jamais, brisé ma vie

comme mon corps en plusieurs morceaux de manière aléatoire. Un puzzle de chair et de sang, niveau expert. Impossible à terminer.

Je plisse les yeux et tente d'apercevoir ma chambre, au deuxième étage, juste à côté du bureau central des infirmières. En blouses rose marshmallow et coiffées de leurs ridicules charlottes, elles veillent sur moi nuit et jour, aussi prévenantes et collantes qu'un bataillon de mamans clonées. Je soupçonne fortement le modèle original de ne pas y être totalement étranger. En me concentrant, je pourrais presque les entendre pérorer comme elles le font toujours sur le seuil de ma chambre.

Je puise dans les maigres ressources cachées de mon corps et continue doucement la marche. Le paysage autour de moi change à chaque pas. Grisée par un perpétuel éblouissement, je redécouvre émerveillée toute la gamme insoupçonnée des couleurs de la montagne en hiver. Partout, le blanc immaculé de la neige, aussi pur et fin que du sucre glace. Ici et là, le feuillage vert menthe des sapins. Dans les creux de la montagne, de chaudes nuances de brun, du caramel au chocolat.

La douleur, plus intense à chaque pas, me détourne cependant de la contemplation de ce paysage de conte de fées. Je ne peux retenir plus longtemps une grimace. Mes jambes brûlent sous le feu lancinant d'une souffrance qui ne me laisse quasiment aucun répit. Je dois à nouveau ralentir la marche pour ne pas caler complètement. Je me suis jurée d'aller au bout de ce voyage, de ne pas faire les choses à moitié. Même si la douleur me tord les tripes et me noue l'estomac.

Pour fuir le mal, je tente une nouvelle fois de me raccrocher à ce qui m'entoure. En contrebas, j'aperçois la vallée au fond de laquelle brillent les petits points lumineux des maisons, disposés en rangs serrés comme sur la toile d'un impressionniste. Vues d'ici, les voitures en circulation paraissent à peine plus grosses que des Majorettes. Le mouvement incessant de

leurs phares me donne instantanément la nausée. Je replonge aussi sec trois mois en arrière. Le jour de l'accident qui m'a conduite ici.

Même si j'ai encore du mal à le digérer, je sais que c'est ma gourmandise effrénée qui a tout déclenché. Irrémédiablement. Depuis toujours, Maman m'appelle « ma petite ogresse » pour plaisanter, mais comme dans tout surnom, il y a un fond de vérité. Je suis toujours la première à table. Manger est pour moi bien plus qu'un simple plaisir, presque une raison de vivre, souvent une obsession. Mes quinze ans tout frais n'y ont rien changé, au contraire des filles de mon âge plus préoccupées par les garçons que par le fond de leur assiette. À elles, les bikinis et les régimes. À moi les incessantes fouilles en règle des placards de la cuisine dans le dos de maman et les descentes dans le frigo à toute heure du jour et de la nuit. Des mets les plus sucrés aux plats les plus relevés, je n'ai toujours eu que la nourriture à la bouche.

J'avais pourtant déjeuné autant que Pantagruel ce jour-là. Malgré tout, j'ai lourdement insisté pour que maman m'emmène à la boulangerie du village. Brioche, croissant, pain au chocolat. N'importe quoi aurait fait l'affaire pour calmer pour quelques heures une énième fringale. Maman a cédé, comme toujours. Nous avons roulé à peine quelques centaines de mètres. Jusqu'au choc brutal avec cette autre voiture.

Avant de sombrer, j'ai vaguement aperçu un pneu solitaire roulant à toute vitesse sur la chaussée comme un rouleau de réglisse géant. Oubliée la boulangerie. À la place des gâteaux, plusieurs tonneaux et en guise de cerise, un séjour aux urgences. L'accident a été spectaculaire d'après les témoins de la scène. Lorsque les pompiers sont arrivés sur place, ils ont trouvé un impressionnant mille-feuille de corps et de tôle enlacés, imbriqués, presque soudés. Maman s'en est miraculeusement tirée avec seulement quelques bleus. J'ai eu beaucoup moins de chance qu'elle.

En dépit de ma détermination à aller au bout de ce voyage, la douleur gagne encore du terrain. Je tente de me ressaisir une dernière fois. Ma cadence a sensiblement ralenti. Un escargot irait plus vite que moi s'il osait seulement s'aventurer dans le froid mordant de ce gris matin d'hiver. Je traîne de plus en plus difficilement ce corps qui m'est devenu à demi étranger depuis l'accident et que je ne reconnais plus qu'à moitié dans le miroir. Je me concentre sur ma respiration pour faire taire rien qu'un instant la souffrance qui irradie atrocement à présent dans mes jambes. Mais chaque pas m'arrache un petit cri.

Je le sais, je n'atteindrai pas le sommet aujourd'hui. La défaite est amère. Pas mon goût préféré. Incapable de continuer, je finis par m'arrêter pour de bon. Avec pour unique désir à présent, une bonne dose du calmant puissant qui seul pourra rendormir pour quelques heures la pire douleur qui soit. Celle des membres qui n'existent plus. J'ouvre les yeux dans ma petite chambre aux murs pistache et appuie rageusement sur la sonnette.

PRIX
ÉTUDIANT
ex aequo



Le trophée inattendu

Pascal ARNAUD

Nouvelle-Aquitaine, France

La campagne resplendit. Sur les touffes de chiendent, les cristaux blancs du givre se sont changés en milliers de gouttelettes dont chacune diffracte un rayon de soleil. À la surface des champs vides, parcourus de rubans herbus, brillent de grands miroirs de glace.

Laiteux à l'horizon, le ciel déploie le bleu tendre des belles journées d'hiver dans le Nord — département 59 et partie septentrionale de l'Hexagone.

L'air tranquille porte des myriades d'invisibles paillettes qui titillent les narines et sort des bouches en panaches évanescents.

Le sol encore dur à l'ombre des haies d'épine noire s'assouplira pour les seniors qui s'élanceront plus tard à l'assaut des douze kilomètres de leur épreuve.

Pour nous les minimes, petits soldats engourdis par la chaleur du car qui nous a déversés sur le champ de bataille, prêts à en découdre pour honorer les couleurs du club, il est temps de passer l'uniforme et d'enfiler nos bottes de sept lieues.

Instant magique! Privilège de glisser ses appendices pédestres dans ces souliers enchantés que l'on nomme pointes

au royaume de l'athlétisme. Sitôt lacées, il te pousse des ailes, en quelques foulées tu déchires l'air, tes jambes sont des ressorts, elles te propulsent droit devant, plus loin, plus vite, elles te donnent une faim d'ogre dévoreur d'hectomètres, tu vas battre tes records, tu leur montreras à tous ce que tu as dans les jambes !

Ce matin-là, à Neuville-en-Ferrain, un bout de Flandre romane où les mêmes vents caressent terres françaises et belges, la victoire, qui m'a jusque-là échappé, la victoire, dont j'aspire à connaître l'ivresse, la victoire, qui me fera entrer dans la classe des champions, la victoire, suprême récompense des entraînements, la victoire, je la veux !

Nous sommes dans les années soixante du siècle dernier. Nos dieux de la piste et du cross-country s'appellent Michel Jazy et Michel Bernard. Deux gars de ch'Nord, deux Ch'tis, deux gosses du bassin minier, deux ouvriers hissés par leur seule volonté au plus haut niveau de l'athlétisme. Deux avaleurs de kilomètres qui pensaient que les limites sont faites pour être dépassées.

La ligne de départ occupe la base d'un trapèze de crasse grise et croquante. Bon début, je suis au premier rang où piétinent une trentaine de concurrents décidés à résister à la pression de la petite foule qui piaffe derrière dans l'attente du coup libérateur du starter. Je défends ma position en exagérant mes trépignements. J'ai mon plan. Atteindre en tête le goulot d'étranglement, à 80 mètres, et aussitôt, mettre la gomme sur le chemin de terre pour creuser l'écart avant le ruisseau. Je me répète mentalement les mots de Jazy, après sa médaille d'argent du 1500 aux JO de Rome : « Partir et ne pas faiblir. » Voilà mon programme !

Pan ! Je pars en flèche. Sors en tête. Plein pot. Je saute le ruisseau, tel Ameur la rivière du steeple. Mon plan fonctionne.

Maintenant, ne pas faiblir. Ne pas faiblir, et je ne faiblis pas. Une petite griserie me gagne.

Les deux Michel étaient à la fois nos idoles et nos grands frères. Dans ces fêtes sportives qu'étaient les cross, on pouvait les aborder, sentir la sueur de leurs maillots, leur taper dans la main. Le cross-country faisait partie de leur préparation hivernale, ils ne craignaient pas de se tordre un pied sur une motte gelée, de prendre un coup de pointe dans un virage, ils aimaient être de ces réjouissances populaires, non pour briller — même s'ils bagarraient dur — mais pour rejoindre la meute après la solitude des stades, s'immerger parmi les leurs, retrouver le petit peuple des aplatisseurs de taupinières, des pataugeurs du dimanche, non pour les écraser de leur talent, mais, naturellement à leur tête, leur ouvrir la voie, les tirer vers le dépassement de soi, les encourager à repousser leurs propres limites.

Je cours, mais maintenant le paysage est immobile. Une immensité plate, brune, et cette bande blanchâtre bordée de vert, implacablement droite devant moi. Seul défile, sous ma foulée qui est moins souple, l'interminable tapis de calcaire mêlé d'argile gelée. Chacun de mes appuis cogne et raidit les muscles de mes jambes. Mes bras ont perdu leur position décontractée, copiée sur Michel Bernard. Ils tirent et poussent d'imaginaires leviers censés favoriser la progression. Ma légèreté de mouvement s'est évaporée. Je tape dans le dur.

Surtout ne pas me retourner. C'est à l'oreille que je comprends qu'ils reprennent du terrain. J'entends leur roulement de troupeau, le martèlement de leurs pointes, leurs respirations saccadées. La mienne se fatigue, se raccourcit. Du 3:3, je suis passé au 2:2. « Souffle! Souffle! » Mon entraîneur court en parallèle sur la terre hersée, il me fait de grands gestes d'encouragement. S'accrocher, tenir, ne pas faiblir.

Jazy l'aérien, Bernard le terrien. Jazy fendait le vent, Bernard traçait son sillon. Jazy épaules ouvertes, foulée haute, Bernard, bras en position basse, poussant le soc tranchant. L'un se joue des obstacles, les survole — troncs d'arbre, trous d'eau, buttes —, l'autre les traverse, les éclate, les rejette derrière lui. Deux hommes, deux trains, deux styles, deux champions, et une passion commune, courir, courir vite, courir vite longtemps, tenir, tenir jusqu'au bout, jusqu'à la victoire.

Je vire à l'équerre toujours en tête. Un chemin cabossé avec de l'herbe écrasée. Et c'est l'instant Vachon, une tête et demie de plus que tout le monde, des pattes de sauterelle, la terreur de la saison, il gagne tout. Vachon m'avale tout cru. « Souffle! Souffle! » Je n'en peux plus. L'air que j'inspire se transforme en plomb qui se propage à mon torse, mes bras, mes jambes, tout mon corps.

Vachon a ouvert la brèche. Rattrapé, dépassé. Rattrapé, dépassé... Je ne compte pas. « Souffle! Souffle! » C'est fini! Rêve explosé! Me jeter dans le fossé! Faire cesser le calvaire! Mais je m'accroche! Pas abandonner! Pas ajouter la honte! Tenir! Tenir!

Sur la ligne d'arrivée, je m'effondre. Pantin disloqué. Asphyxié. Cœur au bord de l'explosion. Poumons en feu. Tripes nouées. De l'air! De l'oxygène! « 5^e, bravo! Tu t'es bien battu. » Je m'en fous, j'ai échoué. Je suis échoué. Sur le dos. Je demande à la terre froide de s'ouvrir, de m'avaler.

Mais, peu à peu, je reviens au monde. Je m'assieds. À un mètre de moi, plantée aussi droit qu'un piquet de pâture, une fille en survêtement rose m'observe avec une curiosité interrogative. Ses bottines fourrées sont blanches. Puis elle se sauve en trotinant.

Après les courses et le repas tiré des sacs, je la retrouve dans le joyeux tohu-bohu du *Franco-Belge*, un établissement qui accueille indifféremment les deux cents convives d'une noce, un

banquet d'anciens combattants ou une tribu d'athlètes assoiffés pour un moment de détente qui ne s'appelle pas encore un *after*.

Avec les copains, j'écarquille les yeux devant l'écran d'un scopitone où les Keesler Sisters, bas résille, nombril frétilant, épaules nues chantent *Quando, quando* et agitent les ciseaux de leurs jambes sur l'éclair noir de leur culotte.

Et elle est là, dans son survêtement rose. Cette fois, sourire sous ses yeux de gazelle et plantation de petits palmiers noirs très serrés sur sa tête toute ronde. Elle me prend une main, la sienne est chaude et sèche, et m'entraîne à travers la salle jusqu'à un recoin encombré de fûts de bière. Je ne sais que faire, des filles je ne connais que les joues, j'improvise, je pose mes lèvres sur les siennes, très charnues, douces, je fais mouche, elle me répond de la langue, un verrou saute, une barrière tombe, fonce, fonce, alors je fonce, j'enfonce.

On te cherche partout, grouille, le car va partir!

Ils m'ont arraché au seuil de la caverne, mais j'en ai reçu l'haleine, j'en garde le goût, j'en sais le chemin. J'ai perdu le cross, mais je repars avec un sésame pour trophée. Joue collée à la vitre, je m'isole du groupe de gais lurons. Ferme les yeux.

« Laissez-le, il a besoin de digérer. » C'est ça, je digère.

PRIX
ÉTUDIANT
ex aequo



L'éternelle deuxième

Jean K. SAINTFORT

Grand-Est, France

— Ça fait quatre fois, quatre fois que je termine deuxième ! Je vais y arriver. Je vais la battre ! Je vais battre Emma. Je vais me dépasser et je serai la meilleure.

Sur la piste d'athlétisme, Léa parle toute seule. Au pas, elle parcourt inconsciemment le tracé d'un couloir, suivant la ligne droite puis le demi-cercle. Manon observe sa fine silhouette sur le tartan rouge.

Léa ôte machinalement l'élastique qui enserre sa chevelure pour refaire sa queue de cheval. Elle est extrêmement assidue et rigoureuse aux entraînements. Des années d'apprentissage ont ciselé son corps. Pas un gramme de graisse inutile, un cœur en parfaite condition, des muscles vigoureux, secs, nerveux. Elle est forte, endurante, souple. Éclatante de santé, elle court vite, très vite. Beaucoup l'envient.

Et pourtant Emma est toujours devant.

Techniquement, Emma n'est pas meilleure qu'elle. Les deux jeunes femmes se connaissent. Elles s'apprécient. Léa l'a même battue plus d'une fois... à l'entraînement. Jamais en compétition. En compétition, c'est toujours Emma qui gagne.

Manon regarde Léa marcher. Sa réputation la précède. Elle est l'éternelle deuxième derrière Emma.

Lorsque Léa vient s'asseoir par terre, le dos contre les panneaux de bord de terrain recouverts de publicité, Manon la rejoint. Assise à ses côtés, elle regarde quelques athlètes qui courent au loin puis lui dit :

— Tu es endurante, disciplinée. Tu sais te reposer quand il le faut. Tu aimes profondément le sport. Tu es enthousiaste, prête à faire des sacrifices. Ce n'est pas à toi que je vais dire que nous ratons toutes les fêtes de famille.

Léa, un peu étonnée, sourit. Manon poursuit :

— Mais je te pose une question : es-tu certaine qu'on puisse toujours raisonner en termes de « J'ai gagné, j'ai perdu ? »

— À l'arrivée, il n'y a qu'un gagnant. Donc un peu quand même, répond Léa.

— Qui as-tu envie de devenir ? Qui as-tu envie de devenir vraiment à travers cette compétition ? demande Manon.

Alors que Léa reste muette, Léa lui dit :

— Tu veux que je te raconte une histoire ?

Léa soupire et pose sa tête sur l'épaule de sa voisine.

— Je courais déjà au collège, enchaîne Manon. Il y avait une fille qui était meilleure que moi. Mes copines n'arrêtaient pas de nous comparer. Cette fille m'obsédait. En plus, à l'époque ma mère me poussait à perdre du poids et ne me lâchait pas les baskets. Un garçon que j'aimais bien commençait aussi à me regarder. Lors d'une course, j'ai à nouveau été battue. J'avais pourtant tout donné. J'en ai pleuré de rage. J'avais envie de tout envoyer balader et je me suis isolée.

— Je connais ça, dit Léa.

— Un vieux monsieur qui participait à l'encadrement de la course s'est rapproché. Il a sollicité la permission de s'asseoir

près de moi, poursuit Manon. Il est d'abord resté silencieux puis m'a demandé pourquoi, au fond, je voulais tellement gagner. Il m'a énervée à poser une question aussi bête et j'ai haussé les épaules. Mais il me l'a reposée et je ne voulais pas être impolie. Sauf que je n'ai pas su quoi répondre. Il m'a dit alors de réfléchir à ce qui me plaisait à moi, à ce qui avait du sens pour moi, à ma motivation profonde, personnelle.

Toujours assise, Manon se penche pour prendre un peu d'eau, obligeant Léa à se redresser. La jeune femme continue.

— Il m'a expliqué que tant que je n'avais pas identifié pourquoi je courais, je ne gagnerais pas. Et que quand j'aurais trouvé, je découvrirais les moyens d'y arriver. Nous avons un peu discuté. J'ai compris que je donnais trop d'importance aux avis des autres. Cela m'empêchait tout simplement d'être moi. Le monsieur m'a demandé aussi de réfléchir au pire qui pouvait m'arriver si je perdais. Et je me suis dit qu'à part perdre la course, je ne voyais pas trop. Il m'a expliqué que la peur de l'échec est liée au fait de croire qu'il y a plus d'inconvénients à perdre que d'avantages. Mais que cette approche était une fausse représentation. En réalité, si tu intègres l'échec, si tu l'acceptes et le banalises, tu commences à voir les choses autrement et deviens beaucoup plus libre dans ta tête pour te surpasser..

— Je comprends, mais c'est difficile, car je n'ai jamais aimé perdre, dit Léa en haussant les sourcils. Même quand j'étais toute petite.

— Il m'a demandé si j'avais fait un meilleur temps que la fois précédente, poursuit Manon. Et j'ai répondu que oui. Alors il m'a souri. « C'est un sacré avantage, ça, m'a-t-il dit. Si je comprends bien, tu t'es améliorée, tu es sur une logique positive. Pense plus en termes d'objectifs d'efforts que de résultats, m'a-t-il conseillé. »

— Toi aussi tu as une course tout à l'heure, dit Léa. Tu l'envisages comment ?

- Oh, j’y vais par étapes, en visant des progrès intermédiaires atteignables. Je visualise ma course, me dis que je vais me dépasser et que, quoi qu’il arrive, je serai meilleure à la fin.
- Je pratique déjà la visualisation, intervient Léa. Je déroule le film menant à l’échec, afin de repérer les contraintes, les obstacles... Puis je le revisualise pour atteindre le succès après avoir corrigé les erreurs de stratégie. Tu sais, coach mental, méditation, sophrologie, j’ai tout essayé...
- Léa, dit Manon. Tu ne soupçonnes pas la force de la simple intention de vouloir se dépasser, plutôt que de vouloir gagner. Tu ne peux pas vouloir performer dans toutes tes courses. Toutes ces techniques sont essentielles, mais restent des outils. Elles t’aideront à être une championne, mais ne feront pas de toi la première. Elles sont surtout valables pour ceux qui sont déjà des champions à l’intérieur d’eux-mêmes, ceux qui sont déjà conditionnés à gagner. Commence à être une championne dans ta tête.
- C’est ce que j’essaie de faire, dit Léa.
- Non, tu es encore dans l’objectif d’être la première à cette course. Libère-t’en. En confondant ton identité avec cet objectif, à chaque fois que tu perds, tu amoindris une partie de toi. Un résultat extérieur ce n’est pas toi. C’est une simple étape. Focalise-toi sur les moyen et long termes. Quelle personne veux-tu être? Qui veux-tu devenir dans dix ans? Quand tu seras âgée? C’est quoi ton fil rouge, le sens de tes actions? C’est quoi pour toi être une personne équilibrée, entière? Connecte-toi à la personne que tu veux devenir à l’arrivée, pas à un résultat temporaire. Tu ne peux pas perdre, Léa. Tu ne peux pas perdre, insiste la jeune fille. Tu seras toujours gagnante au jeu de ce que tu deviens, car tu seras toujours en évolution, tu grandiras toujours.

Léa tourne ses grands yeux interrogateurs vers son amie.

- Ce n’est pas le faire ou l’avoir qui est important, c’est l’être. Ce qui compte ce n’est pas ce que tu fais, mais ce que tu deviens, souligne Manon.

- Que je gagne ou que je perde, je serai meilleure après qu'avant la compétition, dit Léa.
- Tu as compris, répond Manon. Tu dois être alignée avec tes valeurs. Si tu veux vraiment devenir une grande sportive, tu ne pourras te dépasser, performer, que si tu te concentres sur le long terme et le visualises. Arrête de te comparer à Emma. Ne te préoccupe pas des autres ou de leur regard, fais-toi plaisir et donne-tout.
- Ton vieux monsieur, c'était un ancien champion non ? sourit, complice, Léa.
- Un très très grand champion, répond Manon en lui rendant son sourire. Il a aussi été coach pendant des années.

Les deux jeunes femmes se sont séparées. Dans la chambre d'appel, Léa se concentre. Assise sur un banc, elle surveille sur l'écran l'ordre de passage des compétitions. Elle regarde Emma, assise plus loin et qui ferme les yeux.

Mentalement, elle se répète les propos de Manon :

Les synonymes du verbe être, ce sont exister, accomplir, réaliser, devenir... pas avoir. En me dépassant, en dépassant mes limites, je ne cesse de progresser et c'est ça qui, au fond, me rend heureuse et fière de moi. Les autres ont bien le droit de dire et de penser ce qu'ils veulent. Moi, je le sais. Je suis une championne.

PRIX
ÉTUDIANT
ex aequo



Le reflet

Lisa WHITE

Bourgogne-Franche-Comté, France

Dans la chambre numéro 230 de l'hôpital, les rêves de Nathan agonisaient, brisés comme l'avait été sa jambe deux mois plus tôt. Pendant toute son adolescence, il s'était consacré à ses entraînements sportifs sur la piste d'athlétisme de sa ville. Nuit et jour, par tous les temps, jusqu'à ce que ses jambes finissent en compote. Malheureusement, une chute lors d'une compétition régionale l'avait laissé dans un état de désespoir, transformant ses rêves en un cauchemar de diverses matières accrochées à sa jambe. Au début, l'accident se résumait à la fracture de son tibia. Après une opération acharnée par la chirurgienne en bloc opératoire, une infection de la plaque qui reliait les os de sa jambe avait impacté ses nerfs et ses muscles, laissant au jeune homme de vingt-trois ans une incapacité à bouger le bas de sa jambe droite. Une seule option s'était alors offerte à Nathan : l'amputation de son membre.

Les murs de sa chambre lui donnaient une sensation d'oppression et d'enfermement. Assis dans son lit, il culpabilisait. Il éteignit son téléphone après avoir regardé en boucle les images diffusées aux journaux de ses adversaires s'entraînant,

sourire aux lèvres, et des acclamations du public. Les Jeux olympiques avaient commencé, et le voilà dans un lit d'hôpital, perdu dans l'obscurité, la tête tournée vers la fenêtre qui donnait sur la cour de l'établissement. En pleine désolation, il n'entendit même pas la porte de sa chambre s'ouvrir avec précaution.

La chirurgienne Fukui apparut dans l'encadrement de la porte, incertaine de passer au bon moment. Elle était tout de même déterminée à parler avec son patient qui n'avait pas décroché un seul mot depuis son arrivée, mis à part un « oui » ou un « non », et quelques larmes versées de temps en temps.

— Bonjour, Nathan, salua-t-elle en s'approchant lentement du jeune athlète.

La chirurgienne Fukui se positionna vers la fenêtre afin qu'il l'ait en plein champ de vision. Elle ressentait le besoin de le regarder droit dans les yeux et de cerner chaque émotion enfouie au fond de son cœur.

— Comment allez-vous ? La douleur s'est-elle estompée depuis ce matin ?

En guise de réponse, la quadragénaire reçut un faible hochement de tête. La gorge de Nathan se nouait. Il jeta un rapide coup d'œil dans sa direction, puis continua d'observer le ciel dégagé et la cour de l'établissement.

La chirurgienne attrapa la chaise dans le coin de la chambre et l'avança vers le jeune homme. Elle s'installa dessus en remettant sa blouse blanche en place.

— Lorsque j'étais petite, je vivais au Japon, dit-elle en plongeant ses profonds yeux noirs dans ceux du jeune homme. Nous vivions dans un minuscule appartement à une chambre. Mon père et ma mère travaillaient dans leur épicerie qui accueillait très peu de clients dans la journée. Nos

revenus étaient donc faibles. J'étais découragée. À l'école, mes notes étaient catastrophiques.

Elle marqua une pause et analysa son patient. Certes, Nathan contemplait la vie de l'autre côté de la fenêtre, mais il était attentif à ce qu'elle lui confiait.

— Mes parents répétaient sans cesse une phrase à ma sœur et à moi. *Kuareba, raku ari*. Ce qui signifie qu'il y a des difficultés et des plaisirs. En d'autres termes...

Le sportif avait enfin les yeux rivés sur elle. Elle attrapa cette opportunité et poursuivit :

— Une épreuve difficile ne dure pas éternellement. Dans ta vie, pour obtenir de bonnes choses, il faut passer par des obstacles et des turbulences. Sans douleur, on ne gagne rien. Mes parents ont décidé de déménager en France, et une nouvelle chance s'est offerte à moi. J'ai poursuivi mes études et me voilà maintenant chirurgienne.

Un silence de plomb s'installa dans la chambre. Nathan soupira et annonça :

— Votre histoire n'a rien à voir avec la mienne.

La chirurgienne Fukui laissa échapper un petit rire nerveux. Elle baissa la tête.

— Pourquoi riez-vous ? questionna-t-il.

— Je pratiquais le même sport que toi. Je courais sans m'arrêter. J'empruntais sans autorisation les pistes d'athlétisme de mes écoles, au Japon et en France. À l'approche de mes dix-huit ans, sans entrer dans les détails, j'ai contracté un virus qui a infecté ma jambe droite. J'en ai perdu la faculté, quelques mois avant les Jeux olympiques. Je m'étais acharnée à la rééducation, mais les mois restants ne suffisaient pas, selon les kinésithérapeutes. Mes entraîneurs m'ont proposé de participer aux Jeux paralympiques.

Nathan se redressa et la considéra pendant un instant. Curieux, il demanda :

— Pourquoi ?

La chirurgienne souleva le bas de son pantalon qui cachait une prothèse en fibre de carbone à la place de sa jambe droite.

Le jeune homme avait les yeux pétillants. Il était époustoufflé par le courage de cette femme.

— La vraie compétition se déroule dans ton esprit, Nathan. Tu as encore beaucoup à offrir au monde du sport. Tu as un nouveau défi à relever, et je serai à tes côtés pour y arriver. Tu as une histoire à raconter et des cœurs à combler. Rien n'est terminé pour toi. Ça ne fait que commencer.

Nathan avait compris une chose. Les véritables Jeux olympiques ne se déroulent pas seulement sur une piste ou dans un stade, mais dans le cœur de chaque individu qui refuse de se laisser définir par des limites apparentes. Il fallait redéfinir ses propres limites et s'élever au-dessus des circonstances. Comme Usain Bolt l'affirmait : « *Rien n'est impossible. Selon moi, les limites n'existent pas.* »

PRIX
ÉTUDIANT
ex aequo



Le jardin sur le toit

Christian DIF

Centre-Val de Loire, France

I

Il fait chaud.

Le soleil brille haut dans le ciel, l'atmosphère est lourde. Par moments, la brise soulève la poussière des trottoirs, sableuse et grise. On sent des bouffées d'air chaud circuler entre les immeubles. Le goudron suinte par endroits, les vêtements collent à la peau. Les piétons ont l'air hagards, les nuits dans cette fournaise sont difficiles.

Marc Dubois se demande : comment font les gens pour survivre ici ? Dans cette grande ville, les bâtiments s'enchaînent dans un patchwork étonnant de styles et de formes, cependant avec une constance : la densité. Du bitume et du béton partout. Peu d'arbres et de végétation, horizon bouché. Il éprouve la sensation d'étouffer. Cela renforce pourtant sa détermination.

En effet, Marc, la trentaine, est paysagiste et il s'est mis au défi de verdier la cité. Il veut apporter aux habitants la Nature qu'ils ont perdue. Puisque la vie moderne oblige les gens à

habiter en ville, le jeune homme crée des jardins pour la rendre plus respirable et plus fraîche. Il s'est spécialisé dans les petits espaces. Il part à l'assaut des cours goudronnées, des ruelles endormies et des murs aveugles.

Il invente ainsi des paysages miniatures à coup de plantes grimpantes, de pots en tous genres et de beaucoup d'ingéniosité, repoussant les limites de l'urbanisme. À la fois rêveur et pratique, le paysagiste écoute les besoins des habitants pour leur offrir de véritables écrins de verdure.

Capable d'une grande patience mais aussi d'une certaine impulsivité, Marc est fier de l'impact positif de son travail sur l'environnement.

II

Septembre. Fin de journée.

Marc soupire de soulagement. Il a plu toute la journée mais il prend cela avec philosophie. Les végétaux ont besoin d'eau pour grandir ; sans pluie, ce serait le désert.

Dans son camion, il change de tenue, puis enfle un blouson, car la fraîcheur commence à tomber. Ce soir, il s'accorde un petit plaisir : une promenade au hasard dans les rues. Il aime découvrir de nouveaux lieux en flânant en chemin.

— Oh, tu es jolie, toi ! s'exclame-t-il à l'adresse d'une plante inconnue.

Marc parle en effet aux fleurs, son côté excentrique, son défaut attachant, en plus de son regard expressif et jovial.

Il pérégrine ainsi au gré de son envie et des tournants lorsqu'une venelle privée et verdoyante interpelle son regard, à travers des grilles. À ce moment-là, un résident en sort ; sans réfléchir, il s'engouffre dans l'impasse, émerveillé. Il y a une multitude de pots et de plantes, des bancs et des tables. Tout

au fond, il distingue une porte entrouverte donnant sur un escalier sombre et poussiéreux. Il la pousse — elle grince, un rat en sort. Il réprime un haut-le-cœur. À tâtons, il cherche l'interrupteur, qui ne fonctionne hélas pas. Il allume la lampe de son téléphone et commence à monter.

Sous les faisceaux de la lumière, il découvre des immondices et des tags sur les murs. Il déglutit. Il ne sait quelle curiosité morbide le pousse à poursuivre son exploration.

Au septième et dernier étage, essoufflé, il tombe sur une seule porte, en face de lui, non verrouillée. Il inspire profondément et l'ouvre d'un coup. Stupéfaction. Sur toute la longueur de l'impasse, un toit-terrasse immense. Mis à part deux cheminées, trois antennes, rien d'autre que du gravier. Un parapet en béton le ceinture.

D'ici, il embrasse la ville entière et s'extasie devant cette vue époustouflante. Les monuments resplendent dans leurs habits nocturnes. Il y ressent une espèce de sérénité. Néanmoins, dans un coin, il aperçoit des déchets de toxicos. Il frissonne.

Il redescend au pas de course mais avec l'intime conviction d'avoir trouvé là une pépite.



Marc se réveille en sursaut au milieu de la nuit. Il vient de faire un rêve étrange et pénétrant. Il se trouvait sur le toit ; cependant plus de seringues abandonnées, plus de vent, plus de cheminées hideuses. À la place, un jardin luxuriant, des espaces de vie où les habitants se détendent et apprécient le panorama.

Il sourit, serein, sa décision prise : il va transformer ce toit en un havre de paix !

III

Les sept plaies du jardinier.

Hélas, le paysagiste se heurte à de nombreuses difficultés.

En premier lieu, déloger les squatteurs qui viennent fumer. Épaulé par le syndic, il remue ciel et terre pendant tout l'automne pour que la police les coince définitivement.

Deuxièmement, des restrictions administratives lui tombent dessus. La mairie refuse de lui accorder l'autorisation de travaux, exigeant davantage de preuves de la solidité de la structure porteuse de l'édifice. Il doit à ses frais engager un bureau d'études et un architecte compétents.

Tertio, le scepticisme des riverains.

— À quoi ça sert ? On a déjà la cour, affirment-ils.

D'autres craignent que l'immeuble s'écroule. Marc organise alors une fête des voisins sur le toit. La beauté de la vue suffit pour convaincre les derniers réticents.

Quatrièmement, les difficultés logistiques pour acheminer les matériaux et les outils, rallongeant les délais d'exécution. Puis le sous-traitant amenant la grue a omis de demander l'autorisation de bloquer la rue une journée. Un autre mois de perdu !

En cinquième lieu, à peu près vers le mois de mars, le principal propriétaire et soutien financier se désengage d'un coup, sans explications. Marc lance alors une campagne de *crowdfunding* sur le Web, qui, même réussie, implique encore deux mois de retard.

Ouf ! fin mai, les premières plantations. Toutefois le sort semble s'acharner. Un orage d'une rare intensité s'abat sur la cité. La grêle a abîmé 50 % des vivaces et des arbres sont tombés, d'autres cassés nets.

Et septième plaie, à cause de la fatigue accumulée, il se trompe dans une commande et reçoit trente pieds de la mauvaise espèce. Que de temps perdu !

IV

Le paysagiste se sent découragé et pense abandonner. Célibataire, il n'a personne à qui confier ses peurs, ses doutes, ses espoirs. Il peine de plus en plus à retrouver la motivation alors qu'il reste tant de choses à réaliser avant l'ouverture promise à la rentrée scolaire.

Un vendredi matin, assis sur un pot renversé, il ressasse sa douleur. Surgit alors Madeleine, la vieille dame du rez-de-chaussée, ancienne jardinière. Le voyant dépité, elle l'encourage :

— Je comprends ce que tu ressens. Moi aussi j'ai failli abandonner quand j'ai commencé à fleurir l'impasse ici... Mais je me suis battue pour mon rêve et je ne regrette pas.

Elle lui prodigue des conseils pratiques pour mieux organiser son chantier. Elle lui donne un paquet de graines rares pour le futur potager.

Ce soutien inattendu revitalise son projet et sa détermination.

Ensemble, ils vont organiser une élection pour nommer parmi les habitants un référent, qui l'aidera dans les travaux et veillera au bon maintien du jardin sur le toit.

V

Le 5 septembre, un an après.

C'est le jour de l'inauguration. Tous les habitants sont présents, de même que le maire et de nombreux VIP. Le

paysagiste doit répondre aux questions des journalistes et il explique fièrement sa démarche.

Le toit-terrasse inhospitalier s'est transformé en un magnifique jardin. Des plantes grimpantes masquent les cheminées, des claustras créent des chambres de verdure, des sentiers sinueux génèrent des promenades bucoliques. Le regard est savamment guidé vers les plus beaux points de vue. Grâce à des techniques innovantes, le poids sur la dalle a été respecté.

Par ailleurs, Marc a créé un écosystème en réduction où les insectes et les oiseaux trouvent refuge. Ce havre de paix offre un espace de détente pour les résidents et devient un symbole de résilience et d'harmonie avec la nature.

Pendant le cocktail, une jeune femme, prénommée Clara lit-il sur son badge, vient le voir.

— Je suis impressionnée! Bravo! lui dit-elle. On peut donc créer de la vie dans des environnements apparemment stériles.

— Merci. En effet, la passion et la créativité nous permettent de dépasser les limites de notre monde urbain.

Ils se regardent intensément, pendant qu'un papillon virevolte entre eux deux. Le signe de l'amour.

Hestia

Martine PHILIPPE

Auvergne-Rhône-Alpes, France

Les toiles suspendues aux murs semblent flotter dans l'espace. Baignés de lumière grâce à une verrière de toit, les chevalets en bois de hêtre trônent au centre de l'atelier.

Élaine remue les pinceaux de différentes tailles qui tintent dans leur pot en verre. Après avoir choisi un modèle plat, elle jette un coup d'œil sur son carnet d'esquisses, fronce les sourcils et s'empare soudainement de la toile entreposée sur l'un des chevalets.

Quand elle la rapproche de son visage, elle en fixe intensément les formes et les couleurs pour mieux s'imprégner des émotions et de l'énergie qu'elles expriment.

D'une élégance naturelle, la jeune artiste peintre se déplace comme un chat lorsqu'elle travaille à sa création. On imagine sa silhouette svelte se découper dans la lumière de la pièce à chacun de ses mouvements, ses cheveux châtain balayer son dos et son regard noisette s'ancrer dans la toile comme si elle voulait la voir s'animer.

Formée à des techniques innovantes, elle repousse ses limites créatives de plus en plus loin. Elle a visité des musées,

étudié des ouvrages spécialisés et n'a cessé d'enrichir sa culture picturale. Au fil des jours, elle structure son dessin, puis le couvre de nuances plus intenses pour suggérer des volumes et de la profondeur.

Son atelier sous les toits distribue aussi un coin nuit attendant. Depuis plusieurs semaines, la jeune femme ne vit que pour son art, et elle ne quitte pas cet espace conçu à l'image de son univers imaginaire et fantastique. Les plus beaux voyages sont ceux qui se forment à l'intérieur de soi-même. Élane a souvent rêvé de contrées lointaines, de paysages qui s'éclairent sous les regards et de terres lumineuses jamais explorées. Elle puise son inspiration dans les rêveries oniriques qui hantent ses nuits et les libère sur la toile. Son œuvre reflète son attirance pour l'improvisation, le mystère et rend son style unique.

L'intensité du trait et la force des couleurs s'exacerbent sous ses doigts fébriles. Des formes multiples se dessinent et les mouvements d'ombre et de lumière qui se figent dans la matière magnétisent son regard jusqu'au vertige. Elle alterne les teintes claires et foncées, malmène les tubes et les diluants, et triture la gouache sur sa palette.

Depuis toujours, elle rêve de créer une œuvre originale, une pièce unique, hypnotique, qui toucherait le public par sa vérité et bouleverserait les codes de la peinture. En transcendant l'ordinaire et les conventions, elle offrirait sa vision atypique du monde qui l'entoure, sa face sombre ou lumineuse.

L'idée qui germait dans son esprit depuis quelque temps s'incarne maintenant devant ses yeux. Élane respire. La toile vibre au diapason de son inspiration qui trouble les frontières entre le réel et l'imaginaire. Elle a enfin pris la forme de son voyage intérieur et dévoilé le langage de son âme.

Trois semaines sont passées, vingt et un jours de travail acharné, de doutes, d'anxiété et plusieurs nuits blanches à peindre sous les étoiles pour raviver le souffle créateur qui

l'âme. « Créer dans la souffrance et faire de celle-ci le thème de sa création »... L'artiste s'interroge sur le nom qu'elle va lui donner, mais elle voudrait y mettre aussi un peu de légèreté et d'espoir, à l'image de la vie. Son œuvre est un vrai défi, une opportunité de grandir et de découvrir sa capacité à franchir les obstacles comme autant de marches à gravir.

La jeune femme a eu l'opportunité de proposer sa candidature à un prestigieux concours d'Art International à Paris. Avec son dossier, elle a ajouté une description de son projet ainsi que les photographies de ses esquisses, et les organisateurs ont validé sa participation. Longtemps, elle a eu peur de ne pas être à la hauteur, de manquer d'inspiration ou de ne pouvoir achever sa toile dans les temps.

Cette angoisse a suscité chez elle une montée d'adrénaline comme un sportif à l'approche d'une compétition. Elle a su réagir et sa peur s'est rapidement transformée en un « coup de fouet » salutaire. Jamais le pinceau n'avait virevolté sur une de ses œuvres avec autant de ferveur et de maîtrise. La matière jaillissait puis s'affinait sous ses doigts en un mouvement plus lent. Le dessin devenait précis et le geste ample et libre...

Le concours approche. Dans deux jours, sa toile fera partie de l'exposition pour être évaluée par un jury composé d'experts et d'acteurs locaux. Le lendemain, un trophée d'excellence sera remis au premier lauréat, le deuxième se verra décerner le Prix du Salon et les trois suivants recevront chacun un prix spécial.

Le jour J, Élane est en avance et son stress aussi, prêt à la submerger. Elle ferme les yeux et respire à fond. Elle entre dans l'aile du bâtiment dédié aux exposants et remet son invitation à un organisateur assis derrière un bureau. Après avoir traversé le hall, elle se dirige vers une large porte vitrée qui donne sur une immense salle. À l'intérieur, sont exposées toutes les œuvres des artistes. Au fond, à gauche, elle reconnaît la sienne...

D'autres candidats arrivent et attendent fébrilement près d'elle. Une atmosphère de compétition mêlée d'anxiété s'installe. Les regards se croisent, et lorsque le jury pénètre dans le salon d'exposition, tous retiennent leur souffle.

Les experts s'arrêtent devant chaque toile, ils échangent quelques mots et prennent des notes. Lorsqu'ils s'approchent d'une création, l'artiste qui l'a composée frissonne d'émotion. Éleine tend l'oreille lorsque son tour arrive. Elle essaie de décrypter leur attitude et leurs gestes, un doigt levé, un mouvement d'acquiescement, une expression sur leur visage... mais elle ne parvient pas à entendre leur analyse et encore moins à deviner leur appréciation.

Les résultats ne seront communiqués qu'à 18 heures. La journée va être longue jusqu'à la remise des prix. Les artistes prennent le temps de faire connaissance, d'échanger leurs expériences et leurs visions créatives. Certains sont sortis pour prendre l'air et les autres traînent dans le bâtiment. Éleine a rencontré Émilie, Ethan et Camille, des candidats avec qui elle a sympathisé. Quel que soit le dénouement de ce concours, elle se sent un peu plus sereine après avoir conversé avec ces peintres amateurs aussi spontanés et passionnés qu'elle.

Il est presque 18 heures. La salle d'exposition est entièrement ouverte. Le public et les artistes s'y sont engouffrés. À la fin des délibérations, les experts et les acteurs locaux reviennent, et avec eux, en filigrane, l'espoir ou la désillusion. Éleine les imagine en géants inquiétants déguisés en points d'interrogation. La fatigue et le stress accumulés ont altéré sa concentration. Elle a la sensation que les mots prononcés par le représentant du jury sont enveloppés de coton. Elle voit trois candidats s'avancer successivement vers lui. À chacun d'entre eux, il remet un prix spécial accompagné d'un message bienveillant de félicitations et d'encouragement. Un peu plus tard, alors que des regards se posent sur elle, Éleine sent une main sur son

épaule. Ethan s'est approché doucement. Il lui chuchote dans le creux de l'oreille : « Tu as le deuxième prix ! » La jeune artiste se reprend. Elle marche sur des œufs, ses mains tremblent, mais une joie indicible illumine son visage lorsqu'elle reçoit le Prix du Salon. Elle entend : « talent, originalité... bravo ! » Elle sourit, secoue la tête et, sous les applaudissements, remercie plusieurs fois le jury, les organisateurs et le public. Les joues rouges et le cœur rempli d'émotion, elle regagne sa place près de ses nouveaux amis.

Bien sûr, ce n'est pas le premier prix, mais cette distinction représente une belle opportunité dans son parcours artistique pour se faire connaître. Sa toile restera encore quelque temps accrochée au milieu du salon d'exposition. Elaine lui a donné le nom d'une divinité grecque, gardienne du temple et du feu sacré, cette étincelle de vie qui ne peut jamais s'éteindre, Hestia, la déesse indomptable.

EPACA-Sud : les écrivains publics

EPACA-Sud, c'est l'union des Écrivains Publics Auteurs Conseils Associés, formés à l'université de Toulon.

EPACA-Sud, c'est une équipe soudée, créée en 2011 par des étudiants, où chaque membre est un metteur en scène de mots, au service de la promotion de l'écriture et du métier.

Dans l'exercice de nos professions, nous écoutons, nous informons et nous répondons aux besoins, en offrant une aide à la rédaction de tous types d'écrits. Certains d'entre nous rédigent des biographies, d'autres corrigent des travaux universitaires ; certains conseillent des auteurs, d'autres animent des ateliers d'écriture ; certains tiennent des permanences sociales dans des lieux institutionnels, d'autres pratiquent eux-mêmes l'écriture littéraire.

Au fil des années, de nouveaux étudiants et des professionnels aguerris, animés par le même esprit coopératif ont rejoint l'association qui continue sa course avec dynamisme, esprit d'équipe et solidarité.

Et parce que nous avons envie de créer un événement collectif, notre groupement a lancé son premier concours d'écriture en 2014.

L'organisation s'est rôdée au fil des ans et le jury a toujours la même joie et le même entrain à découvrir et partager des textes originaux.

Cette année, notre évènement a pris une dimension sportive et inclusive grâce à la proposition de partenariat formulée par Arnaud et à l'idée de collaboration suscitée par Lucile, tous deux reliés à notre métier au travers de leurs responsabilités dans la Licence Professionnelle Écrivain public — conseil en écriture de l'université de Toulon.

Nous les remercions vivement pour cette aventure vécue à la fois de conserve et de concert.

Nous remercions aussi tout particulièrement les étudiants de l'université de Toulon, qui ont accepté d'embarquer avec nous, sans retenue et avec curiosité, et qui ont apporté le vent propice de la jeunesse à notre modeste et néanmoins robuste voilier.

Nous remercions enfin chaleureusement toutes les autrices et tous les auteurs qui nous ont présenté leurs textes, ceux de France, de Belgique, du Canada, d'Espagne, du Gabon, d'Haïti, d'Italie et de Roumanie, ceux qui participent chaque année, les plus chevronnés qui entretiennent leur goût de l'écriture comme ceux qui sortent de l'adolescence et qui aiment déjà raconter des histoires... !

Et nous souhaitons que chaque lecteur, qu'il soit sportif ou non, ait pris autant de plaisir, vécu autant de jolies rencontres et feuilleté autant de belles découvertes que nous à la lecture de toutes les pages de ce recueil.

Les membres du Jury d'EPACA-Sud

Liste des membres des jurys

Liste des juré·e·s EPACA-Sud

Nathalie BREUL-MAKEEFF, écrivaine publique, conseil en écriture et correctrice

Sylvie COMBE, écrivaine publique, animatrice d'ateliers d'écriture, autrice

Olivier DULUC, écrivain public et auteur conseil

Ludivine MONTBORD, écrivaine publique et formatrice

Isabelle OLIVRÉ, écrivaine publique et correctrice

Muriel ROUCH, écrivaine publique et conseil en écriture

Danièle SAUNIER, retraitée de l'Éducation Nationale, titulaire du DU Écrivain public — Auteur conseil de l'université de Toulon

Marie-Christine TRÉBOT, professeure de Lettres retraitée de l'Éducation Nationale, écrivaine publique et autrice conseil

Liste des juré·e·s étudiant·e·s

Fanny AMALRIC

Estelle BOSSU

Emma DE MICHELI
Manon DUMAS
Guillemette DU RÉAU
Éloïse GONON
Nezha HADROUG
Shérina MECHNAMÉ
Sarah MOKDAD
Elahe SATTARI GALOUGAHI
Rachid SETOUTY
Carla TOLLET
Céline TRUONG

Encadré·e·s par Lucile BORDES, maîtresse de conférences (Linguistique française et stylistique), autrice et marraine du concours.

Administratrice du concours (anonymisation des textes, respect du règlement du concours et relations avec les auteurs)
Gabrielle MÈNE, bibliothécaire et écrivaine publique retraitée, animatrice d'ateliers d'écriture.

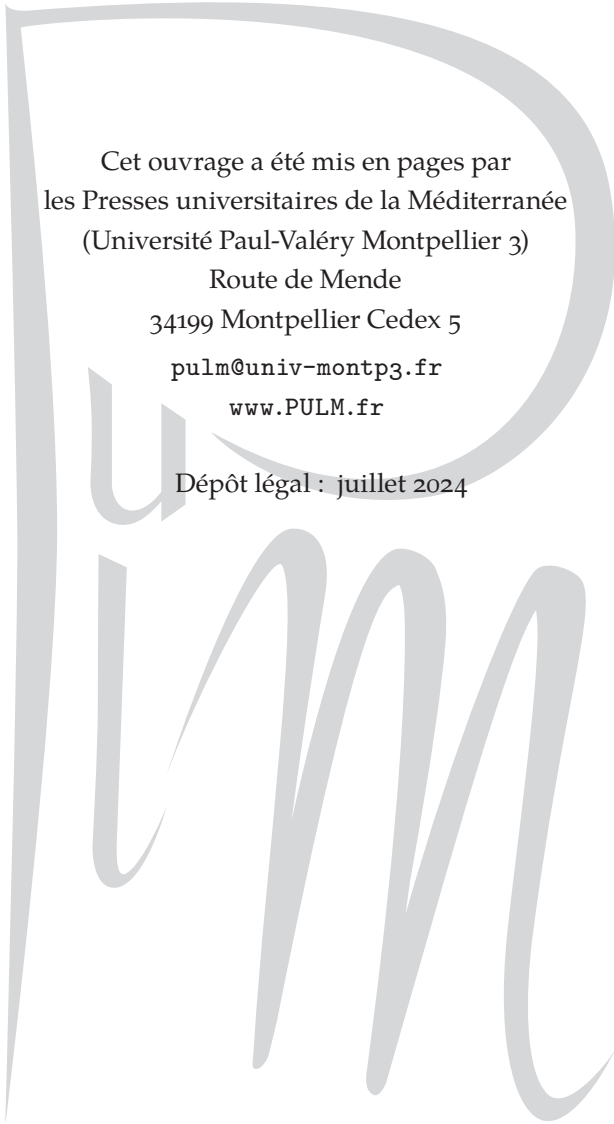
Collection « Sciences du langage »

Direction collégiale :
Ksenija DJORDJEVIC LÉONARD
et Arnaud RICHARD

Série *Sciences du langage en poche*

TITRE DÉJÀ PARU DANS LA MÊME SÉRIE

Modèles et modélisations en aménagement linguistique, K. DJORDJEVIC
LÉONARD, J. L. LÉONARD, 2023.



Cet ouvrage a été mis en pages par
les Presses universitaires de la Méditerranée
(Université Paul-Valéry Montpellier 3)

Route de Mende
34199 Montpellier Cedex 5

pulm@univ-montp3.fr

www.PULM.fr

Dépôt légal : juillet 2024

CE LIVRE accueille dix-huit nouvelles francophones. Les récits sont placés sous le signe du dépassement et en écho aux jeux olympiques et paralympiques. Les autrices et auteurs interrogent dans des histoires émouvantes ou des récits cinglants les espérances et les déceptions de personnages que leur passion, ou simplement leur vie, amène à se dépasser. De l'apprentissage d'un corps meurtri à la jouissance de l'animalité, il se dessine un contour de l'exultation, parfois loin de la performance et de la compétition. Il s'agit alors, confronté à ses limites, d'entrevoir le corps non comme un simple outil mais comme notre nature.

Autrices et auteurs des nouvelles : Pascal ARNAUD, Christophe BARREAU, Frédérique BLU-DURON, Véronique BONHOURE, Elena BURIC, Bénédicte CHUREAU, Laure COHEN, Christian DIF, Jane KENAN, Yannick MAILLET, Christian MELOT, Martine PHILIPPE, Anaïs PICARD, Jean K. SAINTFORT, Albane SOREAU, Éric VIVIAN, Lisa WHITE.

Arnaud RICHARD est professeur de linguistique à l'université de Toulon et directeur adjoint du laboratoire BABEL. Il est président du groupe d'experts en terminologie du ministère des Sports et des Jeux olympiques et paralympiques et également président de l'Académie nationale olympique française.



Série *Sciences du langage en poche*

10 €

Presses universitaires
de la Méditerranée

www.PULM.fr

ISSN 2114-6489

ISBN 978-2-36781-526-8



9 782367 815268 >